

# FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

*Des femmes  
aussi  
font l'Eglise*

FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE  
Bulletin international

SOMMAIRE

Les femmes aussi font l'Église (Colloque de Lyon) 2

Étude sur les ministères, *J. Chênevert* 10

Spiritu-elles 15

Responsabilités des femmes :

— en Amérique Latine 19

— au Canada 21

— aux États-Unis, *D. Peeters* 22

Sondages 24

Femmes-prêtres en Suède, *M. Sahlin* 26

Lectures 28

Bibliographie 30

Actualités 34

Courrier 35

(Titre et intertitres de la rédaction)

---

Ce numéro : 15 FF

ABONNEMENTS 1983

France et Europe : 60 FF — Autres pays : 70 FF

A verser au CCP Paris 1612-25 A, Femmes et Hommes dans l'Église  
14, rue Saint-Benoit 75006 Paris

*Les abonnés de Belgique peuvent, s'ils le préfèrent, continuer de verser 450 FB au CCP de Belgique 000-1098700-78, Femmes et Hommes dans l'Église, 58, rue de la Prévoyance 1000 Bruxelles.*

# Font, sont et disent l'Église

L'observateur de l'an 2000 comment typera-t-il l'Église de ce millénaire qui se clôt au milieu de nous ? Quels éléments nouveaux, massifs, pourra-t-il en retenir comme déterminants ? A coup sûr, une petite phrase toute simple et qui, en évoquant une moitié des catholiques, n'aurait pu être que banale, «naturelle» et logique, recouvre à elle-seule une affirmation neuve, déterminante, ecclésiastiquement comme socialement irréversible : **DES FEMMES AUSSI FONT L'ÉGLISE.**

Partout, dans toutes les classes, dans tous les courants, dans toutes les cultures, sur toutes les brèches de l'activité humaine – depuis les symboles inarticulés, les jaillissements poétiques, charismatiques, jusqu'aux explications les plus élaborées – partout, dans les charges ecclésiastiques convenues comme dans les formes les plus inattendues d'un nouveau témoignage de la foi, partout des femmes aussi font l'Église. Et ceci est si neuf par rapport au cadre tracé, aux structures prévues, aux formes de reconnaissance, d'ordination, de responsabilités, de «services» ecclésiastiques possibles et permis que les femmes font forcément une Église AUTRE. Même la terminologie habituelle en a ses effets coupés et le souffle court ! Les mots qui ont servi et servent encore à ranger les clercs et les laïcs, les hommes et les femmes, chacun dans leur case attitrée de part et d'autre de la ligne de démarcation du sacré, ces mots sont chahutés par une force vitale qui en désinstalle la référence au réel et le sens profond.

Ainsi **DES FEMMES, ELLES AUSSI, SONT, FONT, ET DISENT L'ÉGLISE** bien autrement que le seul mode masculin l'a expérimenté, prévu, habilité et consacré. La bonne foi et les compétences personnelles des hommes engagés dans l'Église comme clercs ne sont pas ici mises en cause. Est en cause cette organisation structurelle monolithique masculine qui prétend refléter, signifier, organiser, faire mémoire, prêter forme, gérer, administrer, qui prétend faire et dire l'Église en désignant aux femmes – sans elles et de plus en plus souvent malgré elles – leur **PLACE**, rôle, vocation, charismes, spécialités, ministères et service, à leur mode à eux.

Des femmes sont, font disent elles-aussi l'Église avec leurs frères, aujourd'hui. Que ce soit en France, à l'occasion d'un colloque qui a réuni en septembre une centaine d'hommes et de femmes engagés sur des brèches nouvelles, en Amérique Latine où des femmes vivent la triple libération de classe, de race et de sexe, que ce soit aux États-Unis où tant de militantes accordent leur courage à leurs convictions et expériences nouvelles, que ce soit en Suède où nos sœurs luthériennes aident à dégager la Tradition bien vivante des traditions passagères et particulières, partout les voix de femmes prennent leur diapason pour dire, à temps et contre-temps des hommes – c'est-à-dire parfois avec eux et parfois contre eux – l'Église du Christ qui n'est **COMMUNION** que pour être d'abord **COMMUNAUTÉ** de femmes et d'hommes se reconnaissant mutuellement dons et appels de la même humanité et du même baptême.

FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

# Les femmes aussi font l'Eglise

*A l'appui de cette affirmation, une centaine de personnes, réunies à Lyon au colloque annoncé dans le dernier numéro de FHE, ont entendu des témoignages de femmes et d'hommes engagés les unes et les autres dans des tâches d'Eglise. Le sérieux et la richesse de leurs expressions différentes, enracinées dans des expériences diverses, ont fait apparaître toute l'importance de la question pour l'Eglise d'aujourd'hui, car la collaboration des hommes avec les femmes, lorsqu'il s'agit de service ecclésial, est loin d'être facile. Nous l'avons bien compris à l'écoute de tous les participants aux différents débats.*

*Il est impossible de rendre totalement compte des échanges fructueux de ces deux jours, mais il nous est apparu utile de publier une partie des témoignages parmi les plus significatifs, afin que puisse se prolonger et*

*s'étendre une réflexion de plus en plus pressante. A travers la parole de trois femmes : les unes ayant charge d'aumônerie dans un lycée et un hôpital, l'autre ouvrière, animatrice de célébrations en milieu ouvrier, et la parole d'un homme, prêtre de paroisse rurale, nous voulons faire partager quelque chose de la profondeur des témoignages.*

*Au cours de l'ensemble des discussions qui ont enrichi ces prises de parole, quelques idées-forces se sont dégagées ; elles sont reprises ici sous forme de « Quelques remarques ».*

*Enfin, dans un Livre d'Or qui a recueilli les réactions spontanées des participants, nous avons glané quelques phrases de réconfort, d'amitié et d'espoir en conclusion de ce compte-rendu.*

---

Le dossier de travail (témoignages et réflexions) est à la disposition de tous ceux qui souhaiteraient l'obtenir. (Le demander à FHE, 2 Place Gailleton, 69002 Lyon. 30 francs). D'autre part, une bande sonore (de dix minutes) a été enregistrée pour servir d'introduction aux travaux du colloque. On peut se la procurer en écrivant à FHE, (Lyon ou Paris) qui en fait la location pour la somme de dix francs. Cet enregistrement constitue un heureux complément au dossier de témoignages et pourrait accompagner une exposition, ouvrir une séance de groupe, etc.

## Femme-aumônier de lycée

Je fais partie de ces objets difficiles à identifier, pas clerc, peu défini, au service de la Mission de l'Église, surnommé «permanent laïc», en plus je suis femme et célibataire !

1/ Pourquoi ai-je pris le risque d'un service d'Église : à plein temps et dans la durée ? Éducatrice de métier et de formation, c'est sur une demande pour répondre à la formation des 18-25 ans du Centre de Formation Pédagogique que j'ai engagé une formation personnelle à l'Institut Pastoral d'Études Religieuses... ne pensant pas du tout y faire carrière !!! Deux ans d'interpellations fort diverses m'ont posé assez radicalement la question d'un service d'Église : Où ? Comment ? Quoi ? Il me fallait découvrir quel service dans l'Église à naître. Tout se dessinait en négatif : pas de catéchiste professionnelle, pas «dame en paroisse». En fait, il s'agissait pour moi d'un service très large qui prendrait en compte l'aspect annonce de la foi, formation, célébration, et je voyais tout un aspect de nouveauté non encore répertorié : d'une terre à déchiffrer sans modèle prêt à porter, sans trop de repères, et du style des nouvelles terres à naître. Mais OU trouver un terrain d'ancrage et d'expérimentation ? A quelle porte s'adresser sur le marché de l'emploi quand on est porteur d'une telle demande et quand on sort des sentiers déjà connus ?

Je faisais partie de ces éléments gênants et perturbateurs parce qu'ils ne rentrent pas dans les «objets» déjà «identifiés»...

Certains ont parlé de «ministère de la vulnérabilité», de navigation à vue, de terres que l'on aperçoit au loin...

2/ *Un lieu d'insertion* : l'aumônerie de l'enseignement public : 3 ans en CES, avec un passage de deux ans au secrétariat de l'Institut Pastoral, 3 ans en aumônerie premier et deuxième cycle.

L'aumônerie fut un lieu «possible» d'expérience où les acteurs et partenaires étant très divers quelque chose était susceptible de naître. Mais peut-on faire du «neuf» dans une structure déjà ancienne, ou, pour le dire autrement, «connue» sur un autre modèle de fonctionnement ? Question ouverte...

Je fais un choix, je me situe dans ma dernière expérience. C'est donc porteuse de cette demande que j'ai frappé à la porte de l'évêque. La demande a été bien entendue : dans un premier temps mon lieu d'insertion serait une aumônerie de lycée. 2500 élèves préparant l'entrée aux grandes écoles, donc une assez grande sélection à l'entrée, un certain milieu majoritaire. L'aumônier, grande

figure autour de la soixantaine et 15 ans de présence : il faisait partie des personnages du lycée. Il a fallu faire mes preuves ; inventer ma propre manière d'être en Église, «autre» parce ce que pas prêtre, femme et non homme, célibataire : tout un jeu de rapports nouveaux naissait...

Pour moi, un travail d'Église supposait : un travail d'équipe, appeler d'autres à la responsabilité, reconnaître un certain nombre de «dons» chez les autres, être capable de redistribuer des tâches et des fonctions autour d'un projet d'aumônerie, faire apparaître des articulations et un travail de coordination. Je n'étais plus seule à savoir, à pouvoir, mais j'avais des partenaires très divers tant dans leur appartenance que dans leur foi. Faire Église supposait tous ces enjeux-là, sans évacuer la place du prêtre comme spécifique dans sa présence à trouver.

L'appartenance à un nouveau statut dit «permanent au service du diocèse» me faisait entrer dans différents corps existants, instance doyenné scolaire, instance de réflexion sur la formation dans le diocèse, commission des permanents-diocèse, équipe de formation permanente des jeunes prêtres = JP - devenue JP = Jeunes Permanents !!!

### Quelques questions ouvertes

Oui, consciente que c'est une réflexion parmi tant d'autres, j'ai envie de dire :

— Femme au service de l'Église, reconnue par contrat, lettre de mission, comment éviter une certaine «démobilisation» de celles, beaucoup plus silencieuses et laborieuses qui demandent à être prises au sérieux sans être forcément reconnues ou «payées pour»...?

— «prise d'otage» ou «objet de vitrine»... (lire tout cela avec beaucoup d'humour, chose vitale en Église!) Comment sortir des objets rares que l'on est content de montrer à sa petite réunion : voilà notre petite laïque !

— Comment sortir des appellations contrôlées du style «aumônier de lycée ou permanent» ? Je touche ici à la question du langage et, beaucoup plus profondément, comment rendre compte des réalités nouvelles ? On n'a pas encore les mots. Et faut-il en mettre trop rapidement au risque de «chosifier» une vie qui essaie de naître autrement ?

Pour moi, il n'est pas question de prendre une «revanche» mais d'inventer des lieux «stratégiques» possibles où, en partenaires, il nous faudra être avec, mais différents.



## Femme dans l'aumônerie en secteur psychiatrique

J'essaie de gagner ma vie dans l'Église. Après un temps passé dans l'enseignement dont deux ans en Afrique noire, j'ai eu envie de m'élargir le cœur, de faire autre chose, et l'Église, ça m'intéressait bien...

J'ai fait une formation théologique/pastorale, ceci en lien avec une équipe où se retrouvent des femmes, des hommes, mariés, célibataires, catéchistes, prêtres — équipe qui continue à réfléchir sur les nouveaux ministères.

Au départ, mon désir n'était pas très clair. Ce qui était sûr, c'est que je ne voulais pas être catéchiste professionnelle. Je souhaitais travailler avec des adultes et de préférence des «exclus». A mon retour du centre de formation théologique, je suis venue habiter dans la petite ville où je travaillais avant mon départ, avec comme responsabilité le catéchuménat diocésain à mi-temps, en lien avec un prêtre. Les débuts ont été très difficiles: d'une part, tout le temps de la formation, je n'avais plus de liens «officiels» avec cette ville et ça n'a pas facilité mon insertion pastorale puisque quand on dit travail d'Église on dit travail sous l'autorité du prêtre qui a seul le pouvoir!

D'autre part, le catéchuménat est une instance regardée avec méfiance par certains, à plus forte raison lorsqu'il est animé par une femme! Et comment une femme pouvait-elle avoir d'emblée une responsabilité diocésaine? Pendant deux ans, je suis restée sur une Z.U.P. de la ville avec, comme travail: le catéchuménat diocésain, l'autre mi-temps après 6 mois de chômage, aide-ménagère.

En 1980, l'évêque d'une grande ville de la région m'a demandé si je voulais bien assurer avec un prêtre la responsabilité de l'aumônerie d'un hôpital pour épileptiques avec un secteur psychiatrie: ceci en lien avec l'équipe diocésaine des handicapés. J'ai dit oui puisque ça correspondait tout à fait à mon désir. Dans cet établissement, il y a 450 malades femmes et hommes de 16 à 90 ans et 350 employés.

J'ai un contrat de travail avec l'établissement. Au bout de deux ans, je commence à «faire mon trou» mais il y a eu et il y aura encore des jours durs. Alors qu'il suffisait et qu'il suffit presque au prêtre de dire la messe, en ce qui me concerne, il me fallait tout inventer: je ne suis pas religieuse. (L'établissement était tenu par des religieuses où les prêtres étaient avant tout aumôniers des religieuses). Je ne suis pas catéchiste, pas forcément gardienne du bon ordre!

Lors de la première célébration que j'ai

animée en l'absence du prêtre, quelques femmes sont sorties pour aller voir la messe à la télévision, là au moins il y avait un prêtre. Ça m'a fait mal pour moi mais aussi pour l'Église. A quoi en est-on arrivé? A ce que les chrétiens préfèrent regarder la messe à la télévision plutôt que de se retrouver pour prier et louer ensemble le Seigneur. Quel visage de l'Église donne-t-on?

Mais aussi je vois une chance énorme: je suis moins enfermée que le prêtre dans une fonction. Avant d'être aumônier, je suis Suzanne: «Ici les toubibs parlent en tant que toubibs, les infirmières en tant qu'infirmières, toi, tu parles en tant que femme». Ça permet une relation plus égalitaire. Il ne faut pas se leurrer cependant: j'ai un pouvoir ne serait-ce que celui d'être bien portante. Mais il me semble que ça démystifie le sacro-saint pouvoir du prêtre et les personnes se découvrent davantage participantes. Elles osent dire qu'elles n'ont rien compris à l'homélie, qu'elles lisent et entendent autrement tel passage d'Évangile, elles prennent la parole à l'Église, même quelquefois organisent entre elles des temps de prière.

Pourquoi alors *pour un temps donné et dans un lieu précis* où nous partageons ensemble espoirs et souffrances, morts et renaissances, où nous essayons de vivre en communauté, pourquoi n'aurais-je pas moi aussi, envoyée par l'évêque, le pouvoir de dire «au nom du Seigneur je te pardonne»? Parce que je suis une femme? Et pourtant quand je les aide à se re-lever après une crise d'épilepsie, personne et rien ne m'empêche de dire «lève toi et marche». Alors ne peut-il en être de même lorsqu'ils se découvrent comme chacune et chacun de nous écrasés et anéantis par la fermeture à l'autre, aux autres? Et pourquoi la communauté qui vit de près ce «lève toi» ne peut-elle dire sans l'intermédiaire de prêtre: «lève-toi et ouvre-toi, on t'aime et on veut que tu vives»?

Par ailleurs, pourquoi un groupe d'Église qui a accompagné un catéchumène tout au long de sa découverte de Jésus-Christ ne pourrait-il pas dire: «Nous, te baptisons»? Est-ce le prêtre seul qui signifie que le baptême nous «vient d'ailleurs»? Le groupe ne peut-il pas signifier que c'est le Seigneur qui est premier?

Voilà quelques-unes des interrogations que je partage avec d'autres femmes... Jusqu'à quand l'Église va-t-elle utiliser les services des femmes sans les reconnaître comme partenaires et sans leur permettre de participer aux instances de décision?

## Prêtre en paroisse rurale

### 1/ Mon travail pastoral en général, et lien avec l'évêque.

Comme prêtre diocésain, chargé d'un travail de curé de plusieurs paroisses, je vis mon ministère de la façon suivante :

Mon travail m'apparaît d'abord comme une collaboration apostolique et missionnaire, avec des laïcs chrétiens, hommes et femmes. Par mes activités diverses, par l'habitat et les contacts de la vie ordinaire, je suis mêlé à des personnes de tous niveaux de croyance. Mais le lien le plus vital, le lien de réflexion et d'action est d'abord à l'intérieur de ces groupes de laïcs chrétiens. Cependant, en vivant cela, j'ai l'impression très forte que nous sommes d'un côté d'une barrière, et que de l'autre côté, il y a l'épiscopat et mon évêque, le pape et le Vatican. Pourtant le Concile a défini le prêtre comme « coopérateur de l'épiscopat » (*Lumen Gentium*), et spécialement d'un évêque diocésain, ce qui est un progrès, du moins dans la conception théorique, progrès par rapport aux anciennes relations dans une hiérarchie pyramidale et autoritaire. Mais ces déclarations restent trop souvent dans le domaine de la théorie. Car en fait, mon évêque est un personnage lointain, que je ne vois presque jamais (le dernier dialogue avec lui remonte à bientôt cinq ans ... c'était en février 1978) ; avec lui, contrairement à ce que dit le Concile, je ne me sens pas du tout en travail de « coopération ».

Le prêtre, plus isolé en milieu rural qu'en milieu urbain, peut perdre très vite son dynamisme apostolique, surtout s'il n'a pas ces liens avec les militants laïcs, et les divers groupes de chrétiens. Je pense que c'est aussi une indication pour l'avenir : le prêtre devrait davantage exister à la demande des communautés de chrétiens, et en être comme l'émanation, et non plus un homme venu d'ailleurs, et parachuté quelque part par ordre de l'évêque. Pour le ministère sacerdotal, et en particulier pour le prêtre diocésain, surtout en milieu rural, il y a un retournement total à opérer dans la situation actuelle.

### 2/ En référence au thème de cette rencontre : Des femmes aussi font l'Église.

Ce thème me fait penser à un livre déjà ancien (1958), intitulé « Les laïcs aussi sont l'Église », de Mgr de Bazelaire (coll. Je sais — Je crois, Fayard) ; livre dont les thèses fondamentales ont été reconnues et officialisées par le Concile quelques années plus tard ; à signaler que dans ce livre, il y a un chapitre

sur « La femme dans l'Église ». Et je me dis : heureusement que les laïcs sont enfin reconnus comme étant l'Église, car dans mon cas, seul dans mon presbytère, s'il n'y avait de temps en temps des laïcs chrétiens qui se rencontrent avec moi, dans ce village, pour une chose ou pour l'autre, je ne vois pas où serait l'Église visible de Jésus-Christ ?

*Je suis dans une Église presque exclusivement féminine.* Ma vie quotidienne de prêtre-pasteur, au niveau du travail dans les paroisses, me met en contact surtout avec des femmes ; ce sont elles qui *sont* et *font* cette Église locale de base, dans sa part la plus importante. En voici la description concrète sous quatre rubriques :

#### A/ L'acte paroissial important de la messe du dimanche

Il y a toujours plus de femmes que d'hommes, pour la présence à l'église le dimanche. Un fait nouveau s'impose de plus en plus : l'absence des femmes (et bien sûr aussi des hommes) de 20 à 40 ans. Autrefois, vers 1950/60, les femmes de cet âge (20/40 ans), une fois libérées de la contrainte des petits enfants à s'occuper, revenaient à l'église le dimanche, après quelques années d'absence. Le cas est de plus en plus rare maintenant... On ne les revoit plus, du moins dans le milieu rural que je connais mieux. A cette messe du dimanche, qui assure l'animation ? C'est-à-dire lectures, chants mais aussi prendre les enfants du caté dans une salle à part pendant la liturgie de la Parole, et aussi quelquefois accueillir les gens à l'entrée en donnant une feuille pour la messe... Qui fait tout cela ? Surtout des femmes, et quelques hommes ; qui se présente pour le geste de partage eucharistique à la communion ? Évidemment surtout des femmes ; et s'il s'agit en semaine d'une messe d'enterrement, seulement quelques femmes viennent communier, rarement des hommes alors que dans ce cas, la majorité de l'assemblée est souvent faite d'hommes.

#### B/ En semaine, je dis la messe dans la paroisse où j'habite ou dans une paroisse voisine.

Qui est présent à ces messes de semaine ? Le nombre diminue et la courbe tend vers zéro ! Actuellement cela va de zéro à une ou deux, au plus cinq personnes : qui ? des femmes bien sûr ! Et précision importante, dans laquelle je vous prie de ne voir aucun mépris ni manque de considération, des

femmes de plus de 70 ans ou plus de 80 ans.

Je me demande parfois pourquoi dire la messe en semaine, les jours où il n'y a personne ? C'est théologiquement anormal ! Pourtant je la dis quand même pour deux motifs : Primo, c'est ma prière personnelle du jour ; elle en vaut bien une autre. Secundo, l'honoraire de messe me permet actuellement de gagner 35 francs chaque jour que je dis la messe, ce qui pour moi est important, pour arriver à vivre matériellement, et en particulier payer le repas de midi (on me demande moins de 35 francs) dans un petit restaurant populaire du bourg voisin. Si je négligeais ce revenu des messes, mon salaire total qui est déjà inférieur au SMIC, serait diminué du tiers. Certains penseront peut-être aux dons en nature à la campagne... C'est terminé, ou presque, depuis longtemps dans une population surtout ouvrière et peu agricole.

C/ Il y a trois ans, un Conseil Paroissial a été mis en place, par élection, dans la paroisse où j'habite (500 habitants). Sa composition actuelle : 2 hommes (65 et 80 ans), et 6 femmes (de 20 à 75 ans). C'est le reflet du milieu pratiquant, la jeune fille de 20 ans est une exception : sa famille est une famille agricole. La proportion hommes/femmes est la proportion inverse du conseil municipal où il y a 2 femmes et 9 hommes (première fois qu'il y a des femmes au conseil municipal).

D/ *Autres exemples de présence des femmes, qui sont et font l'Église : paroisses et groupes de base ;*

- Qui sont les catéchistes de mon secteur ? des femmes uniquement.
- Qui fait la collecte du Denier du Culte ? Toujours les femmes
- Pour les réunions de parents d'enfants du caté : la maman, rarement le père.

## *Femme en secteur ouvrier*

Je suis issue du Monde Ouvrier, des Mines, où ouvrier et chrétien sont deux mots qui ne vont pas ensemble, issue de la JOCF et actuellement en ACO, éducatrice spécialisée depuis 1969. Le secteur où je vis est un secteur de Mission Ouvrière.

J'ai toujours été hantée par le fait que la classe ouvrière, le Quart-Monde ne sont pas à l'aise dans l'Église. On a tous un contentieux par rapport à l'Église. De par mon tra-

- Sur le secteur paroissial une équipe d'ACGF a bien accroché à l'évolution récente du mouvement, la petite équipe d'hommes n'a pas tenu

- Quand il y a demande de baptême pour un enfant, c'est la mère qui vient trouver Mr le Curé... A l'autre bout de l'existence, ce sont plutôt les hommes qui viennent pour régler la question de l'enterrement...

### **Conclusion**

Voilà quelques aspects de ma vie quotidienne. Quand je lis que l'Église est presque exclusivement masculine, je me dis que pour moi, ce n'est pas évident, c'est plutôt le contraire ! Mais si je vais faire un tour à un niveau supérieur de responsabilité et de prise de décision, je suis bien d'accord que je vais rencontrer une Église dirigée à peu près uniquement par des hommes célibataires, des clercs, donc une Église presque exclusivement masculine. C'est le cas dans mon diocèse où les deux seuls organismes directeurs sont : le Conseil épiscopal (l'évêque et ses adjoints directs), et le Conseil presbytéral (les délégués des prêtres) ; c'est à dire uniquement des prêtres et un évêque. Une précision qui est tout un enseignement : dans les églises protestantes le terme Conseil presbytéral désigne un Conseil de laïcs. Même à un niveau inférieur au diocèse, celui de la zone pastorale (mon diocèse est divisé en 4 zones) l'organisme directeur qui est censé orienter tout le travail d'une zone, c'est le Conseil de zone dont un vicaire général est responsable. Ce conseil est composé uniquement de prêtres, avec dans l'un ou l'autre depuis quelques années, l'apparition timide d'une religieuse !

C'est peut-être ce décalage, ce déséquilibre qu'il faut dénoncer devant une hiérarchie catholique romaine qui, dans son ensemble, donne l'impression qu'elle refuse de prendre en compte la réalité.

vail, mes engagements, je vis avec beaucoup de jeunes et adultes de milieux défavorisés.. Si moi de par mes origines, je suis mal à l'aise dans l'Église, eux en sont toujours exclus, alors que Jésus-Christ est d'abord venu pour eux. Je constate : Ils n'ont pas la parole dans la société ; ils n'ont pas la parole dans l'Église alors que Jésus-Christ leur donne la première place ! «Les voleurs et les prostituées vous précéderont dans le Royaume».



Cette réflexion, ce constat, m'ont poussée à chercher des solutions : je sentais qu'il fallait que j'agisse et travaille pour que l'Église devienne un lieu d'accueil du Monde Ouvrier et du Quart Monde, là où je vis. J'ai rencontré le vicaire épiscopal de mon secteur pour lui faire part de ma recherche. J'ai eu le feu vert pour mettre en place des célébrations où on partirait de la base, de l'expression de foi des gens.

La première célébration a eu lieu à Noël 75. On était une trentaine dans la salle. La deuxième a eu lieu à Pâques. Et depuis cela a eu lieu deux fois par an. Nous sommes maintenant plus de 100 personnes.

Les buts de la célébration :

- qu'elle soit une fête
- qu'elle soit une rencontre fraternelle, simple, accueillante,
- qu'elle soit l'occasion réelle d'apporter la VIE (peines, joies, souffrances)

Soit donc : donner la Parole à ceux qui n'ont pas l'habitude de l'avoir.

La préparation est faite par des volontaires et par des membres des équipes ACO-JOC. Parfois par des gens qui ne savent pas parler. Lire un texte - en classe ouvrière on n'a pas le savoir et le langage - représente une barrière. Lors de la dernière célébration, il y avait 8 hommes et 2 femmes, il y a un prêtre mais il n'a pas de place particulière. Nous préparons tout : les textes, l'Évangile, le partage de vie, la prière eucharistique en lien avec la vie. Lors de la célébration, les personnes sont invitées à parler spontanément et à prier. La prière Eucharistique est dite par les participants, le prêtre ne dit que les «paroles consacrées».

Maintenant les célébrations de Noël et Pâques sont un rendez-vous attendu par beaucoup - tant par les laïcs que par les prêtres, qui sont 7, et qui ne veulent pas perdre leur tour de préparation. Le prêtre n'est plus le chef d'orchestre, mais il ne fallait pas non plus que l'un ou l'une d'entre nous le devienne. Mon rôle est de convoquer. Le reste, c'est la communauté qui en est responsable : femmes, hommes et enfants. Un jour un prêtre a dit : «Si on est là, c'est grâce à Annie, qui est rassembleur», (il n'a pas dit rassembleuse !).

Nous sommes devenus peu à peu une communauté, un lieu de rassemblement, un lieu de partage des soucis des uns et des autres : dans la région, il y a eu 17% de chômeurs). Les personnes qui participent à ces célébrations sont des gens qui n'allaient pas à l'Église, ni à la messe, à part quelques-uns.

Ce type de célébration nous a amenés à repenser tout son contenu et sa signification :

la prière eucharistique, son origine. Nous avons pris conscience que célébrer l'Eucharistie est un acte important qui engage toute la vie. C'est même un acte politique car quand on a célébré on ne devrait plus admettre les injustices. Attirée par l'étude de l'Évangile, j'ai été encore plus motivée pour le lire et réfléchir à ce que Dieu veut pour son Peuple. Il n'y a pas besoin de formation pour animer une célébration, en fait, on est attiré, on a envie de connaître Jésus-Christ.

Cela, c'était le premier temps, jusqu'en 1981. Là, peu à peu, des femmes et des hommes ont eu envie de célébrer en dehors de ces temps de Noël et de Pâques. Ce sont pour la plupart des militants. Pour mettre en place quelque chose, il fallait répondre aux horaires de chacun (travail de nuit, de jour, et de week-end), il fallait se constituer en petite cellule. Alors que certains militants souffraient de ne pouvoir vivre les sacrements, et qu'il s'avérait important de mettre en place une structure pour eux, du côté des prêtres nous avons rencontré quelques réticences : «on ne va pas célébrer pour 3 ou 4 personnes», «il ne faut pas que ça échoue sinon on ne continue pas». Il y a eu aussi cette réflexion d'un prêtre (qui veut que les laïcs prennent leur place) «eh bien, vous n'avez pas besoin de nous, si aucun de nous est libre, vous n'avez qu'à faire des ADAP !» - «Qu'est-ce que c'est ?» - «Vous célébrez sans prêtre ; vous savez animer des célébrations, vous n'avez pas besoin de nous. On te donne du pain consacré et tu fais la célébration».

Pour lui, ça partait d'un bon sentiment, mais pour moi, à ce moment là, une foule de questions a surgi...

- Nous sommes capables de célébrer, de faire prier les gens, c'est vrai, mais nous n'avons pas le pouvoir de consacrer.

- Du pain consacré avant la célébration ? Quelle signification aura une telle Eucharistie ?

- Parmi les participants, certains cherchent Jésus-Christ mais n'ont jamais été christianisés, n'ont pas vécu dans un milieu catholique. Ceux-là que vont-ils penser de l'Église ? Le Jésus-Christ qu'ils perçoivent va-t-il correspondre à l'image que leur en donne l'Église ?

- Et nous laïques, que sommes nous dans tout ça ? Pourquoi les paroles que l'une ou l'autre d'entre-nous dirait, n'auraient pas de signification, de valeur pour l'Église alors qu'elle en aurait pour les participants ? Ce que nous disons ou faisons ne compte pas. Alors nous ne voulons pas faire semblant !

Jésus a dit : «Lorsque plusieurs seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux». Si nous prions, si nous célébrons ensemble, Dieu est-il absent ? Alors pourquoi ne pouvons-nous dire «ceci est mon corps» ? Une mère de famille ne peut-elle dire «ceci est mon corps» ? — Ne donne-t-elle pas sa vie pour sa famille ? Un militant ouvrier ne peut-il pas dire «ceci est mon corps», est-ce qu'il ne donne pas sa vie pour ses camarades ?

— Quel visage de Jésus-Christ donne-t-on aux gens si les paroles des uns ont de la valeur, celle des autres pas ? Quelle Église vou-

lons nous construire ?

— Pourquoi y-a-t-il des gestes que Jésus a faits et dont on a fait des sacrements, et d'autres, par exemple le lavement des pieds, dont on n'entend plus parler ? Pourquoi le lavement des pieds n'est pas un sacrement ? Je ne sais plus que dire et que faire. Et dans ma relation avec ceux qui sont en recherche, je me sens coincée. J'ai l'impression d'avoir été trompée et de tromper. J'ai l'impression de me dépenser pour une Église qui m'écrase. Aujourd'hui, en 1982, la rencontre de Jésus-Christ est bloquée.

## Quelques remarques sur nos débats

«Une femme ne fait pas le poids» ! a-t-on dit plusieurs fois avec une certaine amertume en évoquant les situations où chargées pourtant d'une fonction d'Église et assumant des responsabilités reconnues par l'autorité diocésaine, les femmes se sentent moins écoutées, considérées avec une pointe d'ironie condescendante non dissimulée. Exprimer ce «moindre poids», c'est constater qu'une moindre valeur, une moindre efficacité, sont attribuées à la femme en tant que femme ; elle moins capable, pour cause de féminité tout simplement. Et cela relève de l'influence des images dévalorisantes de la femme si souvent dénoncée. Dans les prières de notre célébration, nous avons demandé à Dieu de nous délivrer de cet «héritage» anthropologique que le christianisme a si fortement intégré. Cela ne se fera pas sans nous, soyons lucides sur ce point. Il nous faut reconnaître, en Église, que les femmes ont été dites inférieures, mineures, incapables et perverses pendant des siècles ; ces discours n'ont pas été ainsi répétés impunément ; les mentalités en portent la marque. Ne faisons pas comme si cela n'avait jamais été dit.

Pour illustrer mon propos sur cette mentalité ecclésiale qu'il faut déceler et dépasser, je veux raconter quelque chose qui nous fera sentir toute la force de l'expression à signaler : une femme ne fait pas le poids ! Durant un séjour en Hollande, cet été, j'ai visité dans un charmant village, la salle du poids public qui conserve depuis quatre siècles une balance à peser les sorcières. C'est une énorme balance avec un fléau auquel deux plateaux de bois sont fixés par des cordes. Les femmes accusées de sorcellerie par l'Inquisition étaient ainsi pesées sur cette balance. Malheur

à elles si elles étaient trop légères en fonction de leur taille ! Elles étaient inévitablement déclarées «sorcières» puisque les sorcières, sensées se déplacer dans les airs sur des balais, se devaient d'être très légères. Une femme «qui ne fait pas le poids», traduisez donc... ne peut être que sorcière. Et du même coup, toute femme, si facilement sorcière, ne fait probablement pas le poids nécessaire. Nous pouvons sourire à notre époque de la balance à peser les sorcières, ne disons pas trop vite que les images mentales qui lui sont liées sont inoffensives pour les femmes de notre temps.

Au fur et à mesure que se sont déroulés les débats, un autre point de difficulté est apparu dans les relations ecclésiales ; je veux dire l'opposition si solidement établie entre clercs et laïcs. Là encore, on peut retrouver l'influence d'un imaginaire contraignant qui



qui induit un jugement de valeur entre le clerc, le clerc sacralisé porté dans la sphère du divin, et les laïcs profanes rejetés à l'extérieur du sanctuaire. En faisant des clercs des personnages investis de «pouvoirs divins», une certaine mentalité sacrale a faussé et fausse encore le sens du ministère presbytéral, et en même temps, de tous les ministères. Tous les témoignages ont fait apparaître les méfaits de cette attitude dans les rapports des clercs et laïcs travaillant ensemble. Si nous arrivions dans l'Église à nous défaire de cette vision, plus païenne que chrétienne, du ministère, et nous défendre alors de la bipartition de la communauté en deux catégories opposées, un certain nombre de problèmes graves que nous avons évoqués ici disparaîtraient. Les femmes, en effet, sont doublement infériorisées lorsqu'elles partagent les tâches d'Église, une première fois parce que femmes, une seconde fois parce que laïques.

Je ferai encore une remarque sur un troisième point qui concerne le rapport du ministre à la communauté Église. On a dit qu'il était très important que ceux et celles qui remplissent une mission d'Église soient reconnus par leur communauté locale ; certes, mais il est aussi indispensable qu'ils

soient reconnus par l'Église diocésaine. Beaucoup de femmes désirent que leur «ministère» soit en quelque sorte officialisé par un contrat, une lettre de mission, voire une célébration liturgique qui manifeste un envoi de la part de l'évêque, en lien avec les responsables de l'Église diocésaine.

Peut-être court-on parfois le risque de voir aussi «sacraliser» ces rôles. Mais il ne faut pas, à mon avis, récuser trop vite ces désirs de reconnaissance. Les prêtres, par leur ordination, sont en lien avec l'Église diocésaine et en délégation de responsabilité d'une façon très forte ; si les ministres non-ordonnés n'ont aucun titre de mission, aucun lien signifié avec la référence apostolique que constitue l'évêque, leurs rôles seront toujours considérés comme de second plan à côté de ceux des prêtres. La réflexion de l'Église en ce qui concerne à l'heure actuelle ceux que l'on appelle les «permanents laïcs» est à suivre de très près. Il serait désolant de voir instaurer des formes de reconnaissance d'un même service, différentes selon que celui-ci serait rempli par un «clerc» ou par un «laïc», ou une «laïque». *Les femmes aussi font l'Église*, mais l'Église ne doit pas continuer à leur concéder que les rôles secondaires ou des reconnaissances au rabais.

Marie-Jeanne BÉRERE

## Pour conclure

En guise de conclusion, on peut lire un certain nombre de réactions relevées du Livre d'Or — livre dans lequel, à la fin du colloque, les participants ont exprimé leurs souhaits, leurs espoirs, et souvent le plus profond d'eux-mêmes.

Curieuse production collective qu'un Livre d'Or ! Chacun, au moment d'écrire, jette un coup d'oeil rapide sur ce qui a été dit et completé, contredit, ou fait des gammes sur les thèmes évoqués avec bonheur par ceux qui ont précédé. C'est bien en fin de compte une œuvre cohérente.

Notre Livre d'Or du colloque de Lyon s'ouvre sur une note sombre, *la réalité tragique de notre Église dont la mission est assurée principalement par des femmes sous une direction exclusivement masculine. On a tant de mal à se trouver une place viable qu'on peut se demander : en serai-je encore demain ?*

Mais aussitôt pointe l'espoir avec le *Cantique de Siméon* chanté par un participant qui se réjouit de voir le salut venir. Un autre évoque le *Saint-Esprit* pour débloquer une *situation bouchée. Ne craignez plus faibles femmes* s'écrie le suivant avec humour... et

celle qui lui succède propose *d'aller dire cela aux évêques* et même *d'aller le crier jusqu'au Vatican.*

C'est qu'on a pu reprendre souffle en ce lieu de vérité et d'écoute et d'espérance où on se sentait embarqués dans la même recherche, ragaillardis comme par un ballon d'oxygène. *Beaucoup de sincérité sans striptease*, tout ce qui est rapporté est chargé de signification : *signification et vérité de ce qu'on fait, de ce qu'on ose...* Bonheur de constater le nombre de témoignages d'hommes là où l'on attendait surtout les femmes. («Femmes et Hommes» porte bien son nom, ensemble ils se situent bien «dans l'Église»).

*L'amertume a fait place à beaucoup d'espérance. Espérance* reprend un autre... *Espérance* encore disent les suivants, *espérance* de constater que *se posèrent ouvertement les vraies questions. Espérance* encore malgré beaucoup de conflits exprimés car peut-être la *taupinière soulevera-t-elle la montagne !*

En conclusion de ces pages souvent é-mouvantes dans leur sobriété, la dernière inscription porte des mots qui vont droit au cœur : *O.K. sur ce qui précède. Merci !*

# Nouveaux ministères ou renouveau du ministère ?

*Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs un article de Jacques Chênevert, professeur de théologie à l'Université de Québec à Trois-Rivières, sur la question du ministère dans l'Église. Cette étude qui a été publiée dans le numéro d'octobre (vol.42, numéro 484) de la revue canadienne «Relations» (8100 Saint Laurent, Montréal H2P 219), nous paraît apporter une importante contribution à la réflexion sur un des problèmes-clé de l'Église aujourd'hui, problème qui a été au centre des discussions au colloque de Lyon. Nous exprimons ici nos remerciements à la direction de «Relations» qui a bien voulu donner son accord à la publication de ce texte dans nos colonnes.*

La question des «nouveaux ministères», de leur nature, de leur nécessité, est aujourd'hui débattue dans un nombre croissant de milieux ecclésiaux. Il arrive souvent, au cours de ces discussions, que l'on invoque le texte biblique des Actes 6 : 1-7. On y voit, semble-t-il une sorte de précédent antique, capable de fonder et de légitimer la création de nouveaux ministères dans l'Église d'aujourd'hui.

Un examen attentif de ce texte, pourtant, me paraît mener à des conclusions assez étonnantes, dans le contexte de ce débat.

Lisons d'abord Actes 6 : 1-7 :

*(1) En ces jours-là, comme le nombre de disciples augmentait, il y eut des murmures chez les Hellénistes contre les Hébreux. Dans le service quotidien, disaient-ils, on négligeait leurs veuves. (2) Les Douze convoquèrent alors l'assemblée des disciples et leur dirent : « Il ne sied pas que nous délaissions la parole de Dieu pour servir aux tables. (3) Cherchez plutôt parmi vous, frères, sept hommes de bonne réputation, remplis de l'Esprit et de sagesse, et nous les préposerons à cet office ; (4) quant à nous, nous resterons assidus à la prière et au service de la parole. (5) La proposition plut à toute l'assemblée, et l'on choisit Étienne, homme rempli de foi et de l'Esprit-Saint, Philippe, Prochore, nicanor, Timon, Parménas et Nicolas, prosélyte d'Antioche. (6) On les présenta aux apôtres et, après avoir prié, ils leur imposè-*

*rent les mains. (7) Et la parole du Seigneur croissait ; le nombre des disciples augmentait considérablement à Jérusalem, et une multitude de prêtres obéissaient à la foi.*

## Un besoin nouveau

Assistons-nous ici à l'apparition des premiers diacres (diakonoï)? Il est souvent question de service (diakonia) dans le texte, mais dans le texte, le terme de diacre ne s'y trouve pas. Aussi, peu d'exégètes y voient aujourd'hui l'origine du diaconat. Certains même y reconnaissent plutôt l'origine des anciens (presbytres). Ainsi les Sept correspondraient chez les Hellénistes, aux anciens qui entoureront Jacques, chez les Hébreux (cf 15 : 2ss; 21 : 18). Mais comme la communauté helléniste de Jérusalem sera bientôt dispersée (cf 8 : 11), les Sept ne purent exercer bien longtemps une telle fonction.

Quoi qu'il en soit, ce passage raconte en tout cas, semble-t-il, l'institution d'un nouveau ministère (ou service : diakonia), plus précisément d'un nouvel office (chreia, v.3), dans la communauté de Jérusalem. Pourquoi ? Pour répondre à un besoin de l'heure. Et comment procède-t-on ? Les Douze réunissent toute la communauté, ils lui soumettent une proposition, la communauté l'agréa, choisit des candidats et les présente aux apôtres. Puis, tous prient et les sept élus reçoivent l'imposition des mains, geste proba-



blement posé par les seuls apôtres. Grâce à cette solution et à la paix retrouvée, l'Église connaît une nouvelle croissance.

### La situation

Revenons sur la situation de départ. *Hellénistes* et *hébreux* se disputent. Il s'agit de deux groupes de Juifs chrétiens, mais venus d'horizons culturels différents. Les Hellénistes sont des Juifs qui ont vécu en dehors de la terre d'Israël, en pays grec, au point que le grec est leur langue maternelle. Les Hébreux sont des Juifs « pure laine », si on peut dire. Ils vivent en terre juive, l'araméen est leur langue, ils sont plus rigoureux que les premiers dans l'observance de la loi religieuse du judaïsme. Car les premiers chrétiens de Jérusalem, qui étaient presque tous juifs, vivaient leur foi au messie Jésus à l'intérieur même de la religion juive. Mais Hellénistes et Hébreux ne pratiquaient pas celle-ci avec le même « zèle » (cf 20 : 21). D'où une tension assez profonde entre ces deux groupes de chrétiens.

Tension qui a pour effet de produire une certaine discrimination, une certaine injustice dans la communauté chrétienne primitive. La distribution des aumônes (« le service quotidien », v.1 ; « servir aux tables », v.2) s'effectuait apparemment au cours du repas communautaire, l'agape, sinon la fraction du pain proprement dite (cf 2 : 42). Notons que l'on dit cette activité *quotidienne*. Or, les responsables, tout probablement hébreux, de cette distribution semblent avoir été enclins à privilégier les pauvres de leur propre groupe et à ne secourir que chichement les veuves hellénistes qui, privés de leurs époux, éloignées de leurs familles, étaient les plus démunies.

Il est intéressant de constater que l'apparition d'un nouveau ministère, si c'en est un, se trouve ici liée à un double problème de pluralisme culturel et de justice-charité à l'égard des plus pauvres. On semble avoir déjà délaissé la pratique, exemplaire et toute fraternelle, de la mise en commun des biens, dont parlaient Ac 2 : 44-45 et 4 : 32-37.

### Le processus d'institution

La manière dont on procède pour résoudre le conflit mérite d'être soulignée. Les apôtres refusent d'abord de se charger d'une nouvelle fonction, au nom de la priorité de leur mission propre : la prière et le service de la parole. Il s'agit ici de l'annonce de Jésus ressuscité, à titre de témoins privilégiés (1 : 8 ; 2 : 32 ; 3 : 15 ; 4 : 33) et, vraisemblablement, de leur rôle dans la liturgie communautaire.

Les apôtres suggèrent plutôt à la communauté, aux « frères » (v.3), de choisir sept hommes, particulièrement bien qualifiés par les dons de l'Esprit et de sagesse qui les distinguent. Les apôtres agissent ici comme des leaders, sans pour autant imposer leur solution : c'est l'accord de la communauté qui scelle la décision.

Puis la communauté elle-même choisit les candidats parmi les Hellénistes. Elle y inclut même un *prosélyte*, Nicolas, c'est-à-dire un païen qui, ayant déjà adhéré à la foi juive et à ses pratiques, s'était en outre joint aux *disciples* (v.1) de Jésus. Ce rôle de la communauté s'articule enfin à celui des apôtres, comme chefs de la communauté. Celle-ci leur présente ses candidats et ce sont les apôtres qui les préposent (vv.3 et 6) à leur nouvel office. Mais tous prient car, comme l'attesteront par la suite toutes les liturgies d'ordination, c'est Dieu, on en est bien conscient, qui agit ici par la médiation de son Église (cf 1 : 24-25).

Notons, encore une fois, que l'auteur des Actes tient à le mentionner, l'Église a connu, en raison de cette initiative, une nouvelle fécondité (v.7).

### Un nouveau ministère ?

Mais cette initiative a-t-elle réellement consisté à créer un *nouveau* ministère ?

Ne s'agit-il pas plutôt, en fait, du réaménagement d'un ministère déjà existant ? La situation de départ laisse en effet entendre que, si les sept nouveaux élus sont préposés au service du quotidien, au service des tables, c'est précisément parce qu'il existait déjà de tels préposés, mais qu'ils ne s'acquittaient pas de leur fonction de manière équitable à l'endroit des veuves hellénistes.

On peut supposer, à partir de Ac 4 : 35ss, que les apôtres assumaient eux-mêmes, jusque-là, cette fonction. Rien ne laisse croire que les murmures des Hellénistes (v.1) aient visé personnellement les Douze. Incriminés, ceux-ci eussent difficilement pu s'attribuer le rôle qu'on leur voit jouer dans l'élaboration de la solution, et ils n'eussent guère pu mériter la confiance que la communauté paraît leur accorder sans réserve.

La nouveauté consiste donc en ceci, que les Hellénistes auront désormais leurs propres préposés : « Cherchez... *parmi vous...* », leur disent les apôtres (v.3).

### Étienne et Philippe

Mais il y a plus déroutant encore.

Des sept personnages nommés ici, la suite du livre des Actes ne reparle que d'Étienne et



Philippe. Or quand ceux-ci réapparaissent, ils ne sont plus affectés au «service des tables», mais au service de la parole (6: 8ss ; 8: 4ss ; 21: 8-9) ! Ils annoncent Jésus, Christ et Seigneur, en liaison avec le témoignage des apôtres, les premiers serviteurs de la parole (cf 8: 14ss). De Philippe, on dit expressément : «Philippe l'évangéliste, qui était l'un des Sept» (21: 8).

En outre, à propos de l'un et l'autre, on insiste sur le pouvoir extraordinaire de faire des signes et des prodiges qui est le leur (6: 8 ; 8: 6-7. 13). Dans le livre des Actes, ce pouvoir est tout spécialement attribué aux apôtres, surtout à Pierre, puis à Paul. De plus, ce pouvoir est compris comme un prolongement de la puissance qui a ressuscité Jésus et, par conséquent, comme un aspect du témoignage que les apôtres ont la mission de rendre à la résurrection (2: 43 ; 3: 16 ; 4: 10.30.33).

Étienne et Philippe ne sont cependant pas les témoins oculaires du Ressuscité (cf 1: 21-22). Les Actes ne nous les présentent pas non plus comme exerçant une autorité dans la communauté ou comme jouant un rôle particulier dans l'assemblée de prière de celle-ci. En ce qui concerne toutefois le service de la parole, accompli par Étienne et Philippe, on ne saurait parler d'un ministère *nouveau*, par rapport à celui qu'exercent les apôtres. Ils évangélisent, sur la base du témoignage fondateur transmis par ces derniers.

### La parole aux non-Juifs

Pourtant, avec Étienne et Philippe, peut-être avec chacun des autres membres de ce groupe des Sept, quelque chose de nouveau va se produire dans l'exercice de ce ministère «traditionnel» qu'est alors le service de la parole, l'annonce de l'évangile. Car avec les Hellénistes, l'évangile va sortir du monde juif, il va pénétrer un nouveau milieu culturel, celui des païens. La parole acquiert ainsi un nouveau langage.

Le long discours d'Étienne (7: 1ss), qui est une violente dénonciation de l'endurcissement de ses «frères et pères» juifs (7: 2), laisse déjà entendre que la bonne nouvelle de Jésus-Christ doit viser aussi d'autres auditoires.

Étienne, le premier disciple, dans les Actes, à suivre le Christ dans sa passion et à donner sa vie pour la foi en Jésus (cf 8: 52. 55-56), meurt sous les yeux de Paul (7: 58 ; 8: 1), le Juif qui deviendra, par excellence, l'apôtre des non-Juifs. Au plan symbolique, c'est comme si Étienne lui tendait le bâton d'une course à relais (cf 20-24). Remarquons

justement que Paul, originaire de Tarse en Cilicie, est lui aussi, en fait, un Helléniste.

L'action de Philippe est plus déterminante encore : il proclame le Christ aux Samaritains (8: 5), ces dissidents avec lesquels les Juifs purs ne voulaient avoir aucun contact (cf Jn 4: 9). L'Esprit descendra sur ces nouveaux croyants comme, au début, sur l'assemblée de la Pentecôte (8: 14-17). Sur la route de Gaza, usant pour ainsi dire de l'auto-stop, Philippe évangélisera et baptisera ensuite un haut-fonctionnaire de la reine d'Éthiopie (8: 26ss). Puis remontant le long de la Méditerranée, il annonce «la Bonne Nouvelle dans toutes les villes qu'il traversait» (8: 40), pour s'établir finalement à Césarée.

### Antioche et Paul

De façon générale, les Hellénistes sont d'ailleurs présentés dans les Actes comme les pionniers de l'extension de l'évangile aux païens. Ils sont en quelque sorte les traits d'union évangéliques entre deux univers culturels : le monde juif et le monde grec.

Forcés de se disperser hors de Jérusalem, sous le coup de la persécution dont Étienne a été la première victime (8: 1), les Hellénistes se rendront bientôt jusqu'à Antioche, en Syrie, et certains d'entre eux y commenceront l'évangélisation des non-Juifs (11: 19-20). Rappelons-nous que Nicolas, l'un des Sept et lui-même d'origine païenne, venait d'Antioche.

La nouvelle communauté chrétienne d'Antioche forme ainsi une Église locale culturellement pluraliste. Par l'intermédiaire de Barnabé, un Helléniste de Chypre apparemment très doué dans les relations humaines (cf 4: 36 ; 9: 27), elle établira sa communion avec l'Église de Jérusalem (11: 22-24) qui, bien que toute juive, s'est maintenant ouverte, presque de force, à l'évangélisation des païens (10: 11. 18). Grâce encore à Barnabé, la communauté d'Antioche s'adjoindra enfin Paul de Tarse (11: 25-26), le nouveau converti (9: 1-30). C'est elle encore qui pose ce geste si décisif pour l'avenir de l'Église : l'envoi en mission de Paul et de Barnabé dans les contrées païennes d'Asie mineure et de Grèce (13: 1-3).

Au retour de cette dernière tournée missionnaire de Paul racontée par les Actes, nous voyons l'apôtre des nations, en route vers Jérusalem, prendre logis chez l'évangéliste Philippe, lorsqu'il passe dans la ville de Césarée maritime, en Palestine (20: 8-10). Césarée était une ville essentiellement romaine, en grande majorité païenne, où l'Esprit avait contraint Pierre de se rendre, afin d'y évangéliser la famille du centurion Corneille

(10: 1ss), et où Philippe avait élu domicile (8: 40).

Il y a donc un lien très étroit, dans les Actes, entre le groupe des Hellénistes chrétiens et l'évangélisation des non-Juifs. Des sept «nouveaux ordonnés» du chapitre 6, Étienne, et plus encore Philippe, illustrent bien cette fonction dévolue aux Hellénistes, de faire éclater l'évangile hors des frontières dans lesquelles les premiers disciples étaient d'abord portés à l'enfermer. Mais c'est Paul qui, à cet égard et malgré sa formation strictement pharisienne, incarnera par excellence cette vocation des Hellénistes.

### En conclusion

L'étude qui précède me paraît fonder les conclusions suivantes :

1/ Actes 6: 1-7 ne parle pas de la création d'un nouveau ministère, mais de l'extension d'un ministère déjà existant à une nouvelle catégorie de personnes, jusque là exclues.

2/ Cette extension a pour but de remédier à une situation d'injustice, c'est-à-dire à la privation d'un service de charité que certains sont en droit de recevoir de la communauté.

3/ Dans la solution du problème ecclésial soulevé en Ac 6: 1-7, l'ensemble de la communauté a un rôle à jouer.

4/ Le cas d'Étienne, de Philippe, de Paul, des Hellénistes en général, d'après l'ensemble du livre des Actes, nous montre que si une nouvelle catégorie de personnes avait été jugée digne d'assumer le «service des tables», en raison des dons éminents de l'Esprit, de sagesse et de foi qui les remplissaient, c'était principalement en vue de lui faire assumer bientôt, de manière encore plus décisive, le service de la parole. Tel semblerait donc être le sens, en définitive, de la priorité que les Douze disaient vouloir respecter dans cette affaire (6: 2). Une priorité à partager plus qu'à monopoliser.

5/ Quand un tel groupe, culturellement différent et dès lors, parlant un nouveau langage, assume ainsi le service de la parole, de l'évangélisation, celle-ci connaît une nouvelle fécondité et réussit à pénétrer en profondeur de nouveaux milieux, également en attente de cette parole et qui l'accueillent avec joie (8: 8. 39; 13: 48; 16: 34). On peut alors parler d'une véritable inculturation de la parole.

Dans le sillage de ces premières conclusions et en retournant au problème des nouveaux ministères dans l'Église, je me pose personnellement des questions comme celles-ci :

1/ L'apparition de nouveaux besoins, devant lesquels l'Église peut se sentir démunie, exige-t-elle nécessairement l'institution de nouveaux ministères, c'est-à-dire de fonctions officiellement reconnues comme telles et, de quelque manière, consacrées ?

2/ Ces nouveaux besoins ne remettent-ils pas d'abord en question les ministères existants ou, plus précisément, les aménagements concrets et les conceptions fondamentales qui en régissent à la fois l'accès et l'exercice ?

3/ En ce sens, la multiplication de ministères nouveaux ne risque-t-elle pas de laisser de côté le problème principal, en consacrant le statu quo dans les ministères traditionnels et en les maintenant dans une sorte de chasse gardée cléricale ? A moins que ceux-ci ne s'en trouvent tout simplement marginalisés...

4/ Comment se fait-il que l'on entrevoit facilement un grand nombre de candidats à ces nouveaux ministères alors qu'il en surgit si peu, par exemple au ministère du prêtre ? Ces nouveaux ministères seraient-ils des palliatifs à la raréfaction des prêtres ? N'est-ce pas cette raréfaction elle-même qui doit susciter les questions les plus radicales au sujet de ce qui concerne ce ministère ?

5/ De toute façon, s'il convient finalement d'instituer de nouveaux ministères, peut-on en même temps laisser les ministères traditionnels s'exercer comme par le passé ? L'hypothèse des nouveaux ministères ne soulève-t-elle pas, en fait, la question pour l'Église du renouveau de tout son ministère ? Une Église revenue à une situation de diaspora et de mission peut-elle conserver une façon d'exercer ses ministères traditionnels qui porte l'empreinte d'un régime de chrétienté ?

6/ Dans quelle mesure la crise des ministères dans l'Église et l'appel à de nouveaux ministères équivalent-ils, en réalité, à reconnaître la faillite du service de la parole dans nos ministères actuels ? En d'autres mots, jusqu'à quel point est-on en droit d'y voir l'aveu que nos ministres officiels ne savent plus annoncer cette parole en langage capable d'être entendu en dehors du ghetto ?

7/ Si, en voulant obtenir la reconnaissance de nouveaux ministères, c'est le monopole clérical du pouvoir dans l'Église que l'on veut briser et, chez les laïcs, l'exercice normal de leur responsabilité missionnaire que l'on veut libérer, est-ce en risquant de multiplier les «nouveaux clercs» qu'on y arrivera ? Pourquoi quiconque, au nom de sa foi, assume une tâche dans la promotion de l'évangile aurait-il besoin de se faire rebaptiser ministre ? Serait-ce là le signe obligé de la «vocation» ?

Le débat autour des nouveaux ministères implique, à mon sens, de telles questions, de même sans doute que beaucoup d'autres. Il me semble qu'on gagnera à ne pas les éluder. Si après avoir ainsi clarifié la problématique, la nécessité de nouveaux ministères demeure, leur institution comportera alors moins d'ambiguïté que dans l'état actuel du projet.

Notons, pour finir, que l'enjeu du débat ne se trouve pas, non plus, entre les mains des seuls «clercs» : «Les Douze convoquèrent alors l'assemblée (pléthos) des disciples» (6:2).

Jacques CHENEVERT

## ATTENTION

Ce numéro est le dernier de l'année 1982. Tous les abonnements débutent en janvier ; cette livraison est donc la dernière pour l'abonnement que vous avez souscrit. Nous vous lançons un pressant appel : aidez-nous en renouvelant rapidement abonnement et cotisations pour 1983, cela nous évitera les rappels onéreux.

Nous n'avons malheureusement pas les moyens d'assurer les services gratuits qui ne feraient pas l'objet d'un échange ou n'auraient pas été acceptés à titre exceptionnel d'envois d'essais. Nous prions donc instamment les instituts religieux, congrégations, bibliothèques et centres de lecture de bien vouloir désormais souscrire un abonnement.

Vos appréciations, suggestions et informations nous sont précieuses.

Pensez aussi à abonner vos amis et faites-nous connaître en nous demandant des numéros spécimen.

*Voir les conditions d'abonnement en page 2 de couverture.*

# SPIRITU-ELLES

*Les femmes ont de l'esprit – l'Esprit souffle aussi pour elles. Sa venue s'opère dans et par la communauté toute entière lorsque celle-ci se rend justice dans chacune et chacun de ses membres. Qu'elle loue Dieu/e de toutes leurs voix.*

On donna à Jésus le livre du prophète Esai,  
et en le déroulant, il trouva le passage où  
il est écrit :

«L'Esprit du Seigneur est sur moi  
parce qu'il m'a conféré l'onction  
pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres.

Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération,  
et aux aveugles le retour à la vue,  
renvoyer les opprimés en liberté,  
proclamer une année d'accueil par le Seigneur».

Jésus roula le livre, le rendit... et commença à leur dire :

«Aujourd'hui, cette écriture est accomplie pour vous qui l'entendez».



Luc 4: 17-22

*(d'après «Nous sommes appelées», Women's Ordination Conférence, 1978)*

---

*Lors d'un chapitre général de la Congrégation des Sœurs de l'Éducation Chrétienne, une journée d'étude fut consacrée aux raisons et incidences chrétiennes du féminisme. Cette prière, composée par une religieuse américaine s'insérait dans la célébration de la messe :*

## Ô SAGESSE

Tu vis dans toute création  
Refais de nous des personnes neuves.  
Augmente en nous toutes capacités nouvelles.  
Donne-nous courage  
à travailler pour la justice  
et condamner comme Paul le fit  
racisme, sexisme et esclavage.  
Que nous sachions créer des lieux

où hommes et femmes  
puissent vivre et communier  
ensemble amis et amies de Dieu  
comme corps du Christ.  
Nous Te le demandons  
Toi l'Esprit qui donne l'unité  
à toutes choses. Amen.

## TRINITÉ ET MASCULINITÉ

Oui, quelque chose cloche dans la présentation de Dieu élaborée par les hommes. Même la «construction» théologique du mystère de la Trinité a une connotation masculine qui déforme le visage de Dieu par les images mentales qui en découlent.

Une preuve : dans le langage gestuel utilisé de nos jours pour les sourds on fait le signe d'une barbe, signe de virilité pour indiquer Dieu *le Père*. Vu sur nos écrans de télévision, ce geste évocateur d'un Dieu masculin continue de réduire Dieu à cette image fortement imprimée dans les esprits. En fait, Jésus a pris l'image du Père dans le contexte patriarcal de son temps pour signifier une origine commune de l'humanité, une source vivante ; mais si l'humain a été créé à l'image de Dieu «Homme et Femme, il les créa», Dieu est aussi Mère. Que l'on continue à symboliser Dieu le Père seulement par un attribut de virilité est révélateur de l'idée que l'on s'en fait jusqu'à présent.

Le *Fils*, c'est Dieu s'incarnant dans un «être humain» ; ce n'est pas le sexe mâle de Jésus qui importe, mais le «fait humain», ce qui fait qu'un être naît, aime, souffre, meurt. De même que Jésus a vécu à une époque donnée, dans une nation et un pays particuliers, il a dû choisir un sexe. Autre limite. Son sexe lui a sans doute donné la possibilité de parler aux autres mâles d'égal à égal dans une société où les femmes n'étaient pas reconnues, mais il a invité à l'universel, il n'a pas limité son appel aux juifs mâles de son temps.

Peut-être «fallait-il» que ce soit un mâle, justement, qui vienne ainsi élever les femmes à la dignité qui ne leur était pas accordée, mais à mon avis il y a là une interpellation pour les hommes. Plus qu'une valorisation

du sexe masculin, comme une certaine théologie continue à l'affirmer (voir la Déclaration romaine de 1976 contre l'ordination des femmes), car précisément Jésus a eu un comportement non conforme à l'ordre viril établi — ce qui n'a pas manqué d'étonner les meilleurs hommes de son temps. «Fils de Dieu» signifie alors simplement «filiation divine» dont les femmes ne sont pas exclues.

Quant à l'*Esprit* qui «couvre Marie de son ombre», la présentation chrétienne en a fait souvent un géniteur, un mâle encore, par conséquent. Ainsi les hommes d'Église ont fait de la Trinité une sorte de triumvirat, si j'ose dire, discutant le coup ensemble, Marie «silencieuse» sur son petit piédestal, au milieu ; une tentative avec Marie d'introduire le féminin dans le mystère de Dieu.

Pour moi, la Trinité c'est tout simple. La Trinité, c'est le même Amour de l'Être et du Paraître de Dieu. Je m'explique. Dieu a «paru» dans la nature humaine en Jésus. C'est bien l'Amour qui a «paru» dans le comportement de Jésus, révélant à l'Humanité «Qui est Dieu». Jésus l'envoyé dont la vie fut don, accueil et pardon jusqu'à mourir plutôt que de violenter, a révélé que c'est l'Amour qui fait l'Être de Dieu. Dieu est Amour. Dieu n'est qu'Amour. La Trinité, c'est un seul et même Amour en Dieu créant et en Dieu s'incarnant ; entre l'Être et le Paraître de Dieu.

Marie a peut-être réalisé de son vivant l'union parfaite entre son Être profond et son Paraître social, entre ce qu'elle pensait et ce qu'elle vivait. C'est ce à quoi nous sommes tous invités pour vivre en correspondance trinitaire. Devenons ce que nous sommes, Marie première en avant de nous.

Claudie de RAUGLAUDRE, Vendée

## LITANIES A LA VIERGE DEBOUT (CHILI)

Vierge, Mère d'un exilé... Ora pro nobis

Vierge, mariée à un travailleur... Ora pro nobis

Mère qui participez aux organisations  
que les femmes se donnent pour se libérer... Ora pro nobis

Vierge ouvrière... Ora pro nobis

Vierge qui avez connu l'oppression des femmes... Ora pro nobis



## MARIE, MA SŒUR

Marie, ma sœur, tu me manques,  
 non pas la caricature de femme qui leur servait à m'éduquer  
 pour que j'entende et serve  
   non que j'entende et agisse  
 pour que je sois réceptacle et pure  
   non joyeuse et ventre  
 pour que je sois mariée et mère  
   non aimante et aimée  
 pour que je ne vive que par d'autres  
   que je ne sois rien qui soit à moi.

Si haut ils t'ont élevée  
 tellement portée aux nues de la gloire  
 que je ne pouvais plus te voir  
 que je te redoutais, exemple inaccessible, tout là-haut.

Et pourtant ma soif de mères, de sœurs,  
 s'accrochait à toi.

En vain, ils ont eu raison de toi, à force de dogmes,  
 de pèlerinages, de sacralisation.

Quelle était ma joie d'être débarrassée de toi,  
 quand on ne parlait plus de toi lors de tes fêtes du mois de mai,  
 tout au plus un honteux : «Marie, étends ton manteau».

Marie, ma sœur, tu me manques,  
 je te cherche et te trouve de vieux morceaux neufs :  
 Celle qui dans sa vigueur prophétique chante le chant  
   de ses sœurs ancestrales  
 et je me joins à ce chant,  
 que les faibles deviennent forts et les puissants faibles ;

Celle qui chante et espère avec ses sœurs,  
 et nos enfants tressaillent dans nos ventres,  
 Celle qui est Eve et Marie,  
   sœur, bien-aimé, mère,  
 chantant et pleurant, courageuse et angoissée,  
 forte et faible, aimante et aimée.

Marie, ma sœur, tu me manques,  
 c'est une image neuve que je cherche dans tes fêtes :  
 la vierge, qui enfante,  
 la mère, qui lâche son enfant,  
 la prophétesse enceinte,  
 la sœur des femmes,  
 et des hommes qui osent.

Helga LANCELLE  
 (traduit de l'allemand)



« De toute façon... Abraham engendra Isaac ; Isaac engendra Jacob ; Jacob engendra Juda et ses frères ; Juda, de Thamar, engendra Pharaïm et Zarah ; Pharaïm engendra Esrom ; Esrom engendra Booz ; Booz, de Ruth, engendra. . . . .  
 . . . . . Zorobabel engendra Abioud ; Abioud engendra Eliacim ; Eliacim engendra Azor ; Azor engendra Sadoc ; Sadoc engendra Achim ; Achim engendra Elioud ; Elioud engendra Eleazar ; Eleazar engendra Matthan ; Matthan engendra Jacob ; Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus... et maintenant, quoi de neuf avec vous ? »

---

Dans la lutte ouvrière, le chemin est jalonné de grandes difficultés.

Dans la lutte contre les inégalités dans l'Église, je crois que le chemin est jalonné lui aussi de grandes souffrances et je crois pouvoir dire qu'elles sont plus dures parce que là nous nous heurtons à des gens que nous aimons et à une Église que nous avons choisie.

A. THOMAS

# Les femmes prennent leurs responsabilités

*Un prêtre chilien, engagé dans l'Église qui naît dans les milieux les plus pauvres, nous a donné, dans une interview, des précisions intéressantes sur l'activité des femmes dans l'Église en Amérique Latine. Préférant garder l'anonymat (nous le désignerons par M.), voici ce qu'il nous a répondu à ce sujet.*

FHE— Est-il vrai que les femmes en Amérique Latine prennent de plus en plus de responsabilités dans différents domaines ?

M.— Oui. Mais il faut préciser. Ce mouvement est né parmi les femmes des bidonvilles. Des organisations de base se sont constituées, en réaction contre les structures verticales imposées par le pouvoir politique, structures très « machistes » et répressives. J'entends par organisations de base celles qui s'attaquent aux divers problèmes de l'habitat, de l'école, de la santé. Des femmes surtout y participent et même dirigent. Les noms des groupes sont très variés, du genre « comité des femmes qui restent à la maison » « comité des droits des femmes »... Ils ont des liens entre eux soit sous le couvert du pouvoir ecclésiastique, paroissial par exemple (à cause de la répression) soit au sein de communautés de base chrétiennes.

FHE— Comment un tel mouvement est-il reçu ?

M.— Très bien. Cela ne pose pas de problème que ce soit des femmes qui l'animent. Mais tout n'est pas gagné, loin de là. La récession économique amène le chômage, les femmes sont les plus touchées, leur représentation syndicale est de plus en plus faible et le machisme encore fort. Si bien que les organisations de base sont très « féministes » et les syndicats encore très « sexistes ».

FHE— Et dans les communautés de base, que se passe-t-il ?

M.— Les femmes y sont traitées à égalité avec les hommes, elles ont pleine liberté de parole. Elles participent comme n'importe qui à la direction des communautés. Offi-

ciellement, un certain nombre de religieuses sont responsables de ces communautés. Mais normalement elles appellent les laïcs, hommes ou femmes, à participer. Les religieuses font un énorme travail de ce point de vue. De sorte qu'ici, c'est un problème dépassé de parler du problème des femmes. Ou plutôt le problème est renversé ; il devient : comment susciter la présence plus grande des hommes ?

FHE— Avez-vous des célébrations sans prêtre ?

M.— Les communautés populaires ont découvert que l'Eucharistie n'est pas la seule façon de célébrer la foi. Et que le peuple peut exercer son sacerdoce comme peuple, même s'il n'y a pas de prêtre. La présidence de l'assemblée dépend alors du sujet traité ; elle est assurée par les personnes les plus concernées par ce dont on a parlé.

## Une présidence de service

FHE— Par exemple, si le problème débattu mettait en cause par priorité des femmes, c'est l'une d'entre-elles qui va assurer la présidence ?

M.— Exactement. La question est alors : comment une telle, ou un tel, va-t-il présider ? Est-ce que ce sera ou non une présidence de service, permettant l'expression du peuple ? C'est la qualité de la présidence qui compte. Dans notre communauté, nous célébrons l'Eucharistie une fois par mois, mais nous nous réunissons toutes les semaines. Le prêtre y assiste comme les autres membres ; il est celui qui met le cadre permettant la liberté de tous.

FHE— Le problème du sacerdoce des femmes se pose-t-il ?

M.— Non, à cause du «machisme». Ne se pose que le problème de l'ordination des hommes mariés.

FHE— Ces communautés de base et ces organisations populaires des femmes, où les trouve-t-on ?

M.— Au Brésil, surtout, mais aussi au Chili, au Pérou (mais moins, à cause des Indiens encore très «machistes»), au Nicaragua, au Salvador...

FHE— En somme, dans ces pays très imprégnés de christianisme, beaucoup de choses dépendent de l'attitude du prêtre, selon qu'il autorise ou non la liberté d'expression de tous, des femmes comme des hommes.

M.— Oui. Et il y a une opposition très forte entre le fonctionnement traditionnel ou réformiste de bien des paroisses et le fonctionnement des communautés de base. Il y a choc entre les deux types d'Église. Moi même, j'ai connu une certaine évolution : Quand j'ai commencé ma vie en communauté de base, j'étais très hostile à toutes les manifestations de la religion traditionnelle de

mon pays, les processions avec les statues, le chant des litanies, etc... Mais j'ai changé. Dernièrement il m'est arrivé de participer à des processions où l'on devait chanter des litanies de la Vierge Marie. Le curé m'avait laissé la possibilité de l'animer à ma guise.

J'ai alors pris sur moi de lancer à un moment des invocations du genre :

«Vierge, Mère d'un exilé... ora pro nobis»

«Vierge, mariée à un travailleur... ora pro nobis».

«Mère qui participez aux organisations que les femmes se donnent pour se libérer... ora pro nobis».

Cela a donné naissance à l'expression des femmes. Certaines se sont mises, sur mon invitation, à inventer elles-mêmes leur prière liturgique :

«Vierge ouvrière... ora pro nobis»

«Vierge qui avez connu l'oppression des femmes... ora pro nobis», etc.

Quand celui qui a la clef dans l'Église ouvre la porte pour que les femmes s'expriment, on a une Église qui devient espace de liberté. C'est un nouveau visage de Marie qui apparaît. Les femmes se réapproprient Marie. Et ce n'est plus Marie qui dit toujours «oui», ni la Vierge souriante et qui ne lutte pas. Ce n'est plus la Vierge souffrante. C'est Marie debout...

Propos recueillis par Pierre RÉMY



# Les femmes veulent faire reconnaître leur travail

Depuis leur fondation, au Canada, il y a 67 ans, les *Cercles de Fermières* sont toujours aussi actifs. Une récente enquête sur le bénévolat (1) révèle que les 76500 membres québécois de cette association catholique, outre leurs engagements personnels et le soutien financier qu'elles apportent aux grands organismes humanitaires (Croix Rouge, etc.), trouvent moyen d'assurer leur bénévolat « à l'ombre du clocher et du presbytère », dans les comités de pastorale comme marguilliers, garde paroissiale, lors des repas de funérailles, dans le ménage de l'église, l'entretien des vêtements sacerdotaux, l'aide et les visites aux personnes âgées, les chorales etc... « En tout, six millions d'heures bénévoles sont ainsi insufflées annuellement au Québec », commente Ginette Boyer dans « Relations » d'octobre 1982, en remarquant avec pertinence que celles et ceux qui s'intéressent à la condition des femmes dans l'Église ne peuvent plus ignorer ce bénévolat, et veulent le faire reconnaître.

Mais surtout, Ginette Boyer verse une deuxième pièce maîtresse au dossier en nous apprenant que les 35000 membres de l'*Association féminine d'éducation et d'action sociale*, AFEAS, étudient « la condition des femmes dans l'Église » (2). Lors de leurs assises annuelles, en août dernier, cette question a conduit à adopter six résolutions qui reflètent le sérieux avec lequel ces femmes vivent et veulent vivre leur baptême :

— « Que l'on reconnaisse aux femmes qui sont mandatées pour travailler en pastorale paroissiale, le droit d'administrer les sacrements de baptême, de l'onction des malades et qu'elles puissent présider au mariage chrétien.

— Que l'on favorise l'accès des femmes aux différents comités d'étude et aux postes de commande dans les domaines où elles s'engagent, entre autres, le Conseil de pastorale diocésain.

— Que dans le discours tenu par l'Église,

l'on continue à insister sur la responsabilité partagée dans les questions relatives à la vie conjugale et familiale (par exemple : avortement, planification des naissances).

— Que l'on invite les pasteurs à tenir compte de cette responsabilité partagée et de l'égalité des sexes dans toute intervention pastorale.

— Que l'on invite les pasteurs à se défaire du modèle culturel traditionnel qui confine l'homme et la femme dans des rôles figés (par exemple : l'homme pourvoyeur, la femme à la maison).

— Que l'on invite les pasteurs à tenir compte des deux sexes dans le langage liturgique et pastoral ».

Enfin, rapprochant ces travaux de ceux du *Groupe de travail sur le rôle de la femme dans l'Église au Canada* ainsi que des initiatives récentes prises par la Conférence des évêques canadiens et les groupes de femmes qui dialoguent avec celle-ci depuis 12 ans maintenant (3), Ginette Boyer conclut que « de nombreuses femmes se sont engagées dans un long processus de conscientisation sur leur propre condition dans l'Église » et que leurs souhaits, demandes et revendications concernant la reconnaissance de leur travail — depuis l'attitude quotidienne des membres d'une petite équipe jusqu'au mandat pastoral officiel — continueront dans doute de se multiplier.

## Trois enjeux

Elle-même dégage trois enjeux de ce mouvement et il est opportun sans doute de souligner ici la proximité de réflexion et d'engagement qui existe entre les initiatives canadiennes et celle qu'a dévoilées et appuyées notre colloque de Lyon *Les femmes aussi font l'Église*. Ces trois enjeux, elle les formule ainsi :

— Il ne suffit pas que les femmes obtien-



nent un mandat pastoral officiel pour que l'organisation patriarcale de l'Église soit transformée en profondeur. Le cléricisme et la soif de pouvoir guettent aussi les femmes. Les stratégies des femmes devraient reposer sur une vision claire de l'Église dont elles rêvent et de la mission qu'elles y envisagent.

— La diversité des groupes de femmes concernées et l'ampleur de cette tâche appellent la constitution d'un réseau autonome où il serait possible de faire circuler un minimum d'informations, de débattre des questions mentionnées plus haut, et de bien d'au-

tres, et peut-être même de projeter certaines actions communes.

— Pour éviter que cette concertation ne mène à la formation d'un ghetto de femmes chrétiennes, il nous semble important que la problématique et les pratiques des groupes féministes ne soient pas étrangères à cette démarche. Il n'existe évidemment pas un mouvement des femmes au Québec. Là aussi, il y a place pour la discussion. Mais la solidarité des femmes est un élément qu'on ne saurait ignorer, surtout si l'on a soif de justice pour les plus démunies d'entre nous.

D'après Ginette BOYER, dans « Relations »,  
Montréal, octobre 1982.

(1) Profil de la Québécoise, membre des Cercles de Fermières du Québec, Étude sur le bénévolat, Montréal, août 1982.

(2) Notamment dans leur bulletin mensuel *Femmes d'ici*, mars 1982, que nous avons demandé mais qui ne nous est malheureusement pas encore parvenu.

(3) voir dossier Bulletin FHE numéro 10 : *Des évêques s'engagent*.

## Femmes et évêques aux États-Unis

*Denise Peeters, de Bruxelles, a passé le mois d'octobre aux États-Unis et a rencontré là-bas de nombreux groupes correspondants et des amies. En complément à notre dossier du numéro 10 « Des évêques s'engagent », elle a aussi été interviewer Mgr Raymond Lucker, évêque de New Ulm (Minnesota), signataire d'une lettre pastorale sur la place des femmes dans l'Église (1).*

Ce n'est pas la première fois qu'il s'exprime sur la question des femmes. En 1979 déjà, tous les évêques du Minnesota avaient publié un document pastoral « Justice and the role of women » (2). Ce document était complété, très pragmatiquement, par un plan local pour réaliser l'égalité et la justice pour les femmes dans l'archidiocèse de Saint Paul, Minneapolis.

Les convictions personnelles profondes de l'évêque Lucker l'ont amené à s'exprimer à nouveau. Il a, bien sûr, consulté les femmes de son diocèse, et plus particulièrement celles qui font partie de la « Task force on women in ministry » de son diocèse. La lettre pastorale veut être une dénonciation du sexisme, « cette croyance erronée qui sup-

pose que l'un des sexes, masculin ou féminin, est supérieur à l'autre dans l'ordre de la Création. Nous déclarons que celui ou celle qui croit que les hommes sont par nature supérieurs aux femmes, ou que les femmes sont par nature supérieures aux hommes, est coupable de sexisme, qui est un mal moral et social».

Qu'en est-il de la situation des femmes dans le diocèse d'un évêque qui parle ainsi ? S'est-il soumis lui-même à l'examen de conscience qu'il a proposé aux autres ? (3).

«J'admets que j'ai encore personnellement un long chemin à parcourir... J'en suis très conscient. Le fait de travailler en lien avec la commission spéciale de mon diocèse (Task Force) est bénéfique. Il n'y a pas réellement un manque de prêtres dans mon secteur puisque nous arrivons au chiffre d'un prêtre pour 800 catholiques. Mais trois paroisses ont déjà des femmes comme responsables à part entière».

Quant aux femmes du diocèse de New Ulm que nous avons rencontrées, elles sont unanimes à dire la confiance qu'elles ont dans un évêque qui a, entre autre, refusé pour son diocèse le programme national de diaconat, comme étant trop clérical et masculin. Elles savent qu'elles ont été comprises et entendues, même s'il est des choses qu'un

évêque n'est pas autorisé à dire publiquement. Les déclarations courageuses de l'évêque Lucker et ses attitudes pastorales sont un signe d'espoir.

Il faut signaler enfin que les évêques du Minnesota n'ont pas l'exclusivité des lettres pastorales sur les femmes et l'Église aux États-Unis. Depuis 1975, quelques évêques et archevêques ont pris position sur le sujet (4).

Leurs écrits constituent un ensemble intéressant à étudier, qui montre l'évolution progressive d'une pensée, et les transformations qui s'opèrent en conséquence dans les attitudes pastorales de la hiérarchie. On pourrait aussi rechercher le rôle et l'influence des groupes féministes dans les diocèses concernés. De même les liens qui pourraient exister entre «féminisme» et «pacifisme» : plusieurs noms de la liste ci-dessous (4) se retrouvent dans la liste des évêques se déclarant «contre le nucléaire», la question qui passionne et divise actuellement les États-Unis en général et les catholiques en particulier.

Ajoutons, pour terminer, que le groupe «Priests for equality» travaille à l'élaboration d'un document sur le sujet «Égalité dans l'Église» qu'il appellera également «lettre pastorale», pour ne pas laisser le monopole de ce titre à la hiérarchie.

Denise PEETERS

(1) Lettre pastorale de 1981, signée conjointement par deux évêques américains, Mgr Victor Balke et Mgr Raymond Lucker de l'état de Minnesota, voir *Femmes et Hommes dans l'Église*, numéro 10, p. 7.

(2) Ibid.

(3) *Origins*, vol. 8, numéro 45, avril 26, 1979.

(4) Mgr Buswell de Pueblo, Colorado, «A matter of justice», 1975, Mgr Dozier de Memphis, Tennessee, «Women, intrepid and loving», *Catholic Mind*, numéro 58, vol. 173, nov. 1975, Mgr Borders of Baltimore, Maryland, «Installing women in church ministries and position», *Origins*, vol. 7, numéro 167, sept. 1977, Mgr Hunthausen de Seattle, Washington, *Origins*, vol. 10, oct. 1980, Mgr Gerety de Newark, N.J., «Women in the church», *Origins*, vol. 10, fev. 1981, Mgr Cummins d'Oakland University, «Women in ministry», 1981, Mgr Clark de Rochester, N.Y., «The fire in the thornbush», 1982.

# Ordination des femmes : 45 % d'opinions favorables

*Deux sondages d'opinion publique viennent d'être publiés, l'un en France, l'autre aux États-Unis, qui montrent une progression aussi claire que constante des opinions favorables à l'ordination des femmes au ministère sacerdotal. Nous publions ci-dessous les résultats de ces sondages, qui font ressortir une évolution dont le parallélisme est frappant.*

Aux États-Unis, 50% des hommes catholiques américains sont actuellement en faveur de l'ordination des femmes, contre 39% des femmes seulement. C'est là un des résultats d'un sondage auprès des catholiques américains, réalisé cette année par l'institut Gallup à la demande du Quixote Center et du groupe «Priests for Equality». Si le pourcentage des catholiques — hommes et femmes — en faveur des femmes-prêtres a augmenté régulièrement ces cinq dernières années, la différence des opinions favorables parmi les femmes et parmi les hommes s'est également creusée : elle était de 8 points lors des précédents sondages en 1977 et 1979, elle atteint maintenant 11 points.

Plus généralement, le dernier sondage montre que 44% des catholiques américains sont maintenant en faveur de l'ordination des femmes. Ce chiffre montre un progrès considérable et significatif depuis 1974, quand 29% seulement des personnes interrogées étaient pour l'ordination des femmes. Le pourcentage de ceux et celles «fermement opposés» à l'idée de femmes-prêtres accuse également une diminution régulière, descendant de 47% (presque la moitié) en 1974 à 34% en 1982 (presqu'un tiers).

«Si cette tendance se maintient», a commenté Dolly Pomerleau, co-directrice du Quixote Center, «nous verrons une majorité de catholiques en faveur de l'ordination des femmes d'ici trois à cinq ans».

L'augmentation de ce pourcentage des opinions favorables semble très directement liée à la place qu'occupe la question dans les débats publics. Quand elle se trouve au centre d'une controverse (comme au moment

de la Déclaration de la Congrégation romaine «Inter Insigniores» refusant l'accèsion des femmes au sacerdoce, en 1976), l'augmentation a été très rapide et spectaculaire. Quand le problème est moins présent, le soutien continue d'augmenter, mais à un rythme plus lent.

Dans certains secteurs significatifs de la population catholique américaine, une forte majorité se dégage en faveur de l'ordination des femmes. Ces secteurs sont les personnes de moins de 30 ans (58% pour), les célibataires (57%), les cadres (53%), les personnes ayant fait des études supérieures (52%), et les gens de couleur (51%).

## L'opinion des campagnes

Il est clair également, dans les résultats, que la situation géographique influence les réponses, parce qu'elle est liée à une différence de schémas, de modèles de ministères. C'est ainsi qu'on constate un fort pourcentage en faveur des femmes-prêtres dans le Sud, et dans les régions rurales (respectivement 49 et 47%). Ce sont traditionnellement des secteurs «sans prêtres», où la population a vraisemblablement déjà fait l'expérience de «femmes-ministres», ayant la charge d'une paroisse, un «curé» apparaissant occasionnellement pour entendre les confessions et consacrer les hosties. Dans les secteurs ruraux, le pourcentage des opinions favorables a augmenté de dix points en trois ans. Une augmentation rapide des opinions favorables est également évidente parmi les «pratiquants» réguliers : six points durant les trois dernières années (de 33 à 36%).

En contraste avec ces secteurs majoritaires, l'opposition la plus forte se retrouve parmi les plus âgés des catholiques (63% de personnes de plus de 50 ans sont «contre»), les moins riches (58% d'opposants parmi ceux qui gagnent moins de 5000 dollars par an). Cependant, même dans ces groupes, le pourcentage des opinions favorables a augmenté depuis la première enquête. Celle-ci

date de 1974, et avait été réalisée par le Centre National de Recherche sur l'Opinion Publique. Dans les quatre sondages, la question posée était identique: «Êtes-vous d'accord ou non avec le point de vue suivant: Ce serait une bonne chose si on permettait aux femmes de recevoir l'ordination». Voici le tableau comparatif des quatre enquêtes.

### FRANCE : DE 25 A 45 % EN QUATORZE ANS

«Panorama aujourd'hui», en son numéro de novembre 1982, publie un sondage Sofrès sur *les français, l'Église et les prêtres*. 82% des français se sont dit catholiques, bien que 53% d'entre eux estiment que l'Église est «une institution dépassée» et qu'elle «défend une morale dépassée». D'autre part, 71% sont favorables à l'idée du mariage des prêtres. 69% à la possibilité de l'ordination d'hommes mariés.

La perspective des *prêtres-femmes* recueille l'adhésion de 45% d'entre eux, chiffre que ce dossier commente ainsi (sous la signature du sociologue Jean Potel) :

«La possibilité de *prêtres-femmes* est également de plus en plus admise. En 1968, 25% des français pensaient que tôt ou tard, il y aura des femmes-prêtres. En 1970, 28% étaient pour que les femmes puissent devenir prêtres. En 1974, 30%, en 1976, 37%. En

1979, 40% admettaient l'ordination des femmes mariées et en 1982, voici que 45% sont favorables. Un courant qui reste inférieur à la moitié mais qui s'amplifie, passant de 25 à 45% en quatorze ans».

«La Croix», du 27 octobre dernier fait écho de ces résultats en ne relevant que le côté «négatif» de l'information qui a trait aux femmes-prêtres: «En revanche, la perspective des femmes-prêtres ne recueille l'adhésion que de 45% des suffrages».

On trouvera ci-dessous un tableau comparatif. Malgré les conditions différentes dans lesquelles ces deux sondages ont été réalisés, nous risquons une comparaison entre leurs résultats dans le tableau suivant dont on retiendra plutôt le parallélisme de la tendance générale qui en ressort, que les rapports directs entre les chiffres d'un pays à l'autre.

EN %	1974	1977	1979	1982
<b>FAVORABLES</b>				
tout à fait	11	15	16	20
Plus ou moins	18	21	24	24
<b>Total</b>	<b>29</b>	<b>36</b>	<b>40</b>	<b>44</b>
Sans opinion	6	7	7	6
<b>DÉFAVORABLES</b>				
Tout à fait	47	43	36	34
Plus ou moins	18	14	17	16
<b>Total</b>	<b>65</b>	<b>57</b>	<b>53</b>	<b>50</b>
Personnes interrogées	925	1205	1291	1324

### OPINIONS FAVORABLES EN %

	1968	1970	1974	1976/7	1979	1982
FRANCE	25	28	30	37	40	45
U.S.A.			29	36	40	44

Tableau comparatif proposé par le Bulletin International FHE, nov.1982

## Solution définitive en Suède ?

*Margit Sahlin, auteur de l'article qui suit, fut l'une des trois premières femmes ordonnées prêtres dans l'Église de Suède, en 1960 (Église luthérienne). Curé d'une grande paroisse à Stockholm et personnalité très connue dans son pays ainsi que dans la communauté œcuménique, elle a déjà réalisé pour notre bulletin, en avril 1978 (numéro 26, ancienne série), un important dossier sur les femmes-prêtres et les réactions d'opposition en Suède même. Nous sommes heureux de lui redonner la parole aujourd'hui pour commenter la récente décision de l'Assemblée Générale de l'Église de Suède, en mai 1982, de mettre fin à la mesure d'exception, ou « clause de conscience », qui avait été jointe à l'amendement constitutionnel permettant d'ordonner des femmes prêtres. On n'oubliera pas, en effet, que l'Église de Suède est une Église d'État.*

La décision prise par le Synode de l'Église de Suède en 1958 d'ouvrir aux femmes l'accès au sacerdoce a choqué bon nombre de personnes. Bien que la question eut été discutée des années durant, on n'était pas préparé le jour où la décision fut mise en œuvre. Tandis que la plupart des Églises de l'Ouest avaient un grand nombre d'emplois pour des femmes ayant une formation théologique — assistantes de paroisses, « Gemeindefreierinnen » et « Vikarinnen », « parish-workers », etc — il n'y avait, dans l'Église suédoise, pas d'autres ministères pour les femmes que le diocèse d'un caractère plutôt caritatif.

Le pas vers un sacerdoce des femmes semblait donc énorme — d'autant que la conception qu'a l'Église de Suède du sacerdoce reste plus proche de celle de l'Église romaine que de celle de l'Église Réformée, la succession apostolique jouant un rôle important pour beaucoup de fidèles. La décision du Synode créa donc une profonde cassure au sein de l'Église de Suède et celle-ci ne s'en est pas encore remise. On y compte certainement plus de 450 femmes-prêtres, dont un certain nombre de curés de paroisse. Mais la résistance demeure forte, surtout dans certains cercles pastoraux.

Ce qui a rendu possible cette longue lutte de plus de vingt années, c'est la « clause de conscience ». Il s'agit d'un amendement ajouté à la loi de 1958 et qui prévoyait que personne ne serait contraint en conscience d'accepter des femmes prêtres. Ainsi, aucun évêque ne se trouvait obligé d'ordonner une

femme, de même que les hommes prêtres pouvaient, pour cause de conscience, se soustraire à la collaboration avec une femme prêtre, du moins pour ce qui est de l'exercice du ministère proprement dit, et refuser d'ouvrir « leur » Église pour des cérémonies religieuses célébrées par des femmes.

La « clause de conscience » n'était prévue que pour une période de transition afin de protéger ceux qui exerçaient déjà le sacerdoce quand la loi fut promulguée. Cependant, elle fut rédigée de façon si peu claire qu'on peut s'en réclamer encore 22 ans après l'ordination de la première femme. Génération après génération, de jeunes théologiens ont été ordonnés prêtres dans ces conditions-là risquant de nourrir les mêmes résistances ; les conflits interminables que ce malheureux paragraphe a engendrés ont empoisonné la vie de l'Église.

La question fut à nouveau posée au récent Synode de 1982. Le résultat des discussions semblait net : la loi spéciale de 1958 concernant le droit au sacerdoce pour les femmes a été abolie et avec elle, bien sûr, la « clause de conscience ». Si bien que, à sa place, on devra appliquer aussi à l'intérieur de l'Église, la loi générale sur l'égalité entre hommes et femmes.

### Appréhensions

Ainsi devrait-on pouvoir considérer la question des femmes prêtres comme résolue. Malheureusement, personne n'ose y croire...



Sera décisive pour l'avenir l'attitude des évêques et des prêtres. Et il y a lieu de croire que les tensions et parfois les conflits ouverts continueront exactement comme avant, peut-être d'une manière moins ostentatoire.

Parmi les conséquences alarmantes du Synode de 1982, il faut prévoir de plus en plus vraisemblablement la formation, à l'intérieur même de l'Église, d'une sorte d'entente de ceux qui refusent d'accepter la décision du Synode. Beaucoup de gens craignent qu'une telle église dans l'Église ne signifie une scission définitive dans l'Église de Suède. D'autres pensent que ceci pourrait conduire à un assainissement de l'Église en éliminant ceux qui ne veulent pas se conformer à une décision démocratiquement prise. Il vaut mieux, disent-ils, quitter l'Église que saboter son travail. Un autre groupe encore semble

préparer sa conversion à l'Église catholique.

En tout cas, il est évident que ce ne sont pas les prêtres, hommes et femmes, qui souffrent le plus de cette controverse, mais bien les paroisses, les nombreux fidèles qui se sentent déçus, confondus et rebutés par des querelles dont le sens leur échappe. La prédication et la formation spirituelle sont minées quand les serviteurs de l'Église se rendent suspects entre eux et qu'ils refusent de reconnaître leur légitimité spirituelle.

Il nous faut donc prier le Seigneur de l'Église et de tout cœur espérer que la nouvelle situation créée par le Synode pourra devenir le point de départ d'un nouveau zèle au service de Dieu, d'un engagement plus fort au service de la détresse des hommes dans la société moderne.

Rev. Margit SAHLIN

**le denier du culte**  
= votre participation  
à la vie matérielle  
de l'église catholique  
**pourquoi?**

Les femmes aimeront-elles se reconnaître dans ces fiers à bras ? Elles si fidèles et assidues comme bénévoles... (Dépliant diffusé en France pour la campagne du Denier du Culte).

## Féminisme luthérien en Allemagne fédérale

En 1973, à l'initiative de la Ligue Luthérienne Mondiale — exactement : du comité national allemand de celle-ci — fut lancé un atelier de recherche (Projektgruppe), soutenu par des hommes et des femmes mais intitulé «groupes féminins d'innovation» (Frauen als Innovationsgruppen). La perspective est interdisciplinaire, couvrant des secteurs nombreux ; mais la surplombe la volonté d'une commune responsabilité d'hommes et de femmes dans la famille, la société et l'Église». Depuis, ces groupes se sont développés dans plusieurs régions de la R.F.A.. Ajoutons, à l'adresse de nos lecteurs familiers de la langue allemande, que leurs travaux remplissent déjà neuf volumes (un dixième est en préparation) de la collection «Kennzeichen» sous le titre : Studium und Problembereiche aus dem Projekt : Frauen als Innovationsgruppen», éditée par Burckhardt-Haus-Verlag, Gelnhausen. A défaut de pouvoir consulter ces volumes, nous sommes tout de même en mesure, grâce à quelques études récentes de féministes allemandes, de faire aux lecteurs de notre bulletin une présentation de ce mouvement féministe protestant. Ils constateront avec intérêt les analogies avec FHE, mais aussi quelques différences, les unes et les autres très dignes de considération d'un point de vue œcuménique.

Comme ce mouvement est explicitement chrétien, rien d'étonnant si, comme chez nous, la réflexion se porte sur les inévitables textes de référence dont on a tiré de quoi justifier «religieusement» le statut de subordination de la femme. La ré-interprétation de Genèse II et III par Frank Crüsemann (second volume) n'aurait rien d'original pour nos lecteurs sinon, peut-être, l'accent mis sur l'androcentrisme naïf, quoique bien explicable dans une société patriarcale, de l'auteur sacré. Les Épîtres de St-Paul sont éclairées par l'étude serrée que fait Klaus Traede (premier volume) de l'antiquité juive, grecque et romaine aux alentours des débuts de notre ère. La situation de la femme y est bien peu homogène : des tendances «libérales» en affrontent d'autres, plus «réactionnaires» et qui l'ont finalement emporté ; les lettres de Paul, ou attribuées traditionnellement à lui, reflètent les hésitations des communautés influencées par lui.

### Question pertinente

Mais surgit là une question des plus pertinentes : si le message de Jésus est étranger à toute subordination d'un sexe à l'autre, peut-on affirmer que l'Église primitive a été fidèle, sur ce point essentiel, à l'intention de son fondateur ? Le choix progressif d'un statut d'infériorité pour la femme n'était pas vraiment le seul qui s'imposait, le contexte socio-historique en aurait permis d'autres, plus conformes à l'esprit évangélique. Et l'auteur de conclure qu'il pourrait s'imposer de prendre des distances à l'égard de certains textes, même du Nouveau Testament.

Bien entendu, comme chez nous, la réflexion développe amplement la thèse d'une participation paritaire des femmes à toute la vie ecclésiale ; on réclame le droit à l'ordination presbytérale tout en demandant que le ministère presbytéral soit service plutôt qu'assouvissement d'un besoin d'autorité. Comme chez nous on note une réception ambiguë du fait féministe (pour beaucoup de fidèles, le terme a une résonance quasi injurieuse), et chez les femmes une grande réticence à jouer de leur situation majoritaire pour obtenir de leur Église un statut moins défavorable.

### Position de Luther

On s'attend à ce que des féministes de la Ligue Luthérienne aient interrogé, sur ce sujet, la pensée du principal des fondateurs de la Réforme (voir l'étude de Gerta Scharf-fenorth, premier volume). Contrairement à sa réputation, Martin Luther semble avoir été partisan de reconsidérer profondément les rapports homme/femme. Il a souligné l'égalité des deux sexes dans les tâches matérielles et morales de l'éducation des enfants et dans l'amour réciproque des conjoints. Selon lui, la qualité de baptisés implique le sacerdoce de tous les fidèles ; s'il n'a pas songé à l'ordination des femmes, il a au moins refusé de considérer qu'une forme de ministère — la presbytérale — puisse être supérieure à une autre. Avec lui la participation des femmes à la vie ecclésiale est souvent très importante, même si ce progrès, considérable pour l'époque, s'est perdu dans

l'Église Luthérienne au-delà du 17ème siècle.

D'autre part, alors que notre mouvement se concentre sur la relation paritaire des femmes et des hommes dans l'Église, le féminisme luthérien semble accorder un intérêt égal à cette relation dans la famille (situation des femmes qui ne sont que mères et femmes au foyer) et dans la société (place de la femme dans le monde du travail). Il approfondit le sens de la place privilégiée de la femme dans les œuvres d'assistance et, plus largement, de la répartition traditionnelle des rôles masculin/féminin, y compris dans ses aspects histo-

riques et actuels (influence de l'école). Les militantes de ce féminisme chrétien sont souvent présentes dans le mouvement féministe laïque. Inversement, engagées à quelque degré dans les institutions ecclésiales, elles semblent avoir des moyens (matériels surtout) que leurs homologues françaises ne sauraient avoir.

Nous avons donc tout intérêt à suivre ce mouvement d'outre-Rhin, à la fois en parallèle et en contrepoint par rapport au nôtre, et qui frappe par son souci du concret, sa compétence et son courage.

Eugène WEBER

Si les femmes qui  
portent des vêtements  
sexy rêvent secrètement  
d'être violées

cela veut-il dire

que les hommes qui  
portent des costumes  
chers rêvent secrètement  
d'être volés ?



Judge/Kansas City Times

## ÉTATS-UNIS

Carol GILLIGAN, *In a Different Voice* (Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1982, 15 dollars).

Le sous-titre de l'ouvrage est : théorie psychologique et développement des femmes. Professeur associée à Harvard, l'auteur expose ici sa théorie selon laquelle la psychologie s'est constamment et systématiquement trompée à l'égard des femmes, se méprenant complètement sur leurs motivations, leurs engagements, leur développement psychologique, et leurs vues propres sur ce qui est important dans la vie.

Elle dénonce toute ces erreurs et essaie de re-définir la personnalité féminine. Pour elle, tous les psychologues, de Freud à Piaget, ont fait de la psychologie féminine une énigme et un mystère, parce qu'ils ont traité les femmes comme si elles étaient des hommes. Les théories du développement psychologique ont été élaborées à partir d'observations faites sur des vies d'hommes. Si les femmes ne réagissaient pas comme l'auraient fait les hommes, ou si leur développement psychologique différait du développement masculin, on en concluait qu'il y avait quelque chose d'anormal du côté des femmes. L'auteur, elle, pense qu'il y a quelque chose d'anormal dans la théorie. Si, par exemple, le développement masculin consiste principalement dans un détachement de plus en plus complet envers les autres, pour réaliser indépendance et autonomie, cela ne veut pas dire que les femmes n'atteindront jamais une maturité d'adulte si leur développement est au contraire une lutte perpétuelle pour maintenir un équilibre entre leurs responsabilités envers les autres et leur propre engagement envers elles-mêmes. En examinant ces différents problèmes, l'auteur dépasse largement la simple critique négative d'une théorie existante. Construit sur l'écoute attentive de beaucoup de voix — certaines historiques, d'autres littéraires, mais la plupart celles de femmes et d'hommes contemporains que l'auteur a interviewés — cet ouvrage se situe au-dessus des controverses étriquées sur les différences de sexes, pour

faire une évaluation profonde de ce qui est vraiment humain. Un livre important, brillamment écrit.

D.P.

Joan OHANNESON, *Woman, Survivor in the Church* (Winston Press, Minneapolis, 1981, 5.95 dollars).

L'auteur examine le rôle des femmes dans l'Église catholique, hier, aujourd'hui, et plus spécialement demain. Rôles de femmes réelles, qui ont existé dans l'histoire, celles dont nous avons entendu parlé comme celles dont on ne parle pas très souvent. Femmes d'aujourd'hui, quittant silencieusement l'Église, parce qu'elles ne peuvent plus supporter d'être traitées comme quantité négligeable ; ou celles qui travaillent dans l'Église pour essayer de redresser les torts séculaires, afin de permettre aux femmes de « vivre pleinement en Dieu leur féminité ». Ce livre se veut une réponse « aux milliers de femmes américaines catholiques qui se sentent appelées à partager la plénitude de leurs dons avec le Peuple de Dieu ». L'auteur veut aider les femmes à dépasser leur tristesse et leur colère. Elle offre une espérance renouvelée, ouvre des pistes et des options spécifiques pour tous les hommes et toutes les femmes qui sont concernées par la croissance harmonieuse de l'Église catholique. Facile à lire, l'ouvrage cite des anecdotes et des poèmes, et est une mine d'informations.

D.P.

Joan OHANNESON, *And they felt no shame Christians reclaim their sexuality*, (Winston Press, Minneapolis, 1982, 11.95 dollars).

Qu'est-ce que l'Église a à dire sur les expériences de vie des jeunes adultes d'aujourd'hui ? Quels événements de la vie de Jésus nous enseignent qu'il considérait le corps comme un don plutôt que comme une punition ? Comment l'Église, qui se donne elle-même le titre de « Corps du Christ », peut-elle tenir compte de ce que nous sommes des personnes-ayant-un-corps ? Comment peut-on intégrer sexualité et spiritualité ? La thèse de l'auteur est qu'elles sont inséparables.

D.P.

Les notes de lectures ont été rédigées par Margareta Dubois, Denise Peeters, M.-Th. van Lunen-Chenu.

## SUEDE

Margit SAHLIN, *Dags för omprövning* (temps de révision).

Dans ce livre, Margit Sahlin, une des premières femmes à être ordonnée prêtre dans l'Église (luthérienne) de Suède, passe en revue les étapes de la lutte pour l'accès des femmes au sacerdoce, officiellement acquis depuis le 1er janvier 1959, mais toujours refusé, dans les faits, par une partie des prêtres et dirigeants de l'Église suédoise. Le combat continue — et le livre y contribue — contre des préjugés très tenaces. Ils cherchent à se prévaloir de la Tradition, de l'argument œcuménique selon lequel le sacerdoce des femmes entraverait les efforts de rapprochement avec les églises qui refusent le ministère féminin. Ils prétendent une fidélité à la Bible mais interprétée d'une manière statique qui ne tient aucun compte de la culture misogyne où l'Évangile a fait irruption et par rapport à laquelle il a été un signal de libération.

M.D.

## FRANCE

Marie-Jeanne BÉRÈRE, Renée DUFOUT, Donna SINGLES, *Et si on ordonnait des femmes...?*, Le Centurion, Paris 1982, 190 pages.

En dévoilant et analysant la nature véritable des arguments qui sont avancés contre l'accès des femmes à l'ordination presbytérale, deux théologiennes et une philosophe de Lyon apportent une contribution décisive non seulement à l'étude de la féminité dans les sphères sociale, religieuse et ecclésiale, mais encore à l'étude des ministères. Ces arguments de la non-aptitude des femmes au ministère ordonné prétendent aujourd'hui, on le sait, relever d'une symbolique qualifiée d'exemplaire et fondatrice. Ainsi sont-ils venus relayer sur un registre souvent émotif et difficilement cernable les énoncés théologiques traditionnels sur l'infériorité de la femme, devenus quant à eux aussi périlleux qu'irrecevables... C'est toute l'originalité de l'œuvre de réussir une analyse rigoureuse

## «INVITÉES AU REPAS DU SEIGNEUR»

*Sous ce titre, Dominique Quinio relate dans «La Croix» du 8 septembre dernier l'histoire vraie suivante :*

Le rassemblement de supérieurs et de supérieures d'ordres religieux, qui s'est tenu du 15 au 20 août à San-Francisco, n'a pas bien porté son nom : «Convergence II». Il fut au contraire le théâtre d'un incident, au cours de la célébration d'ouverture présidée par le délégué apostolique du Vatican aux États-Unis, l'archevêque Pio Laghi. Un incident qui bouleversa à tel point les 900 participants (650 religieuses, 150 religieux et 100 prêtres) de la conférence qu'ils en ont changé le thème.

«C'est une preuve très décourageante de notre système d'injustice flagrante à l'égard des droits des femmes au cœur même de notre culte», a déclaré le P. Doanld Bergen, supérieur de la province centrale des Oblats de Marie Immaculée. Mgr Pio Laghi et l'archevêque de San-Francisco, Mgr John Quinn, ont été accusés de discrimination à l'égard des femmes. Rien moins que cela ! Que s'est-il donc passé le 16 août à San-Francisco ?

Lors de la célébration d'ouverture, en effet, cinq religieuses participantes à la liturgie ont été ouvertement renvoyées à leur place. Elles étaient chargées de remplir de vin les coupes que viendraient chercher, sur une table, tous ceux qui ensuite les répartiraient vers les 100 tables autour desquelles étaient installés les participants.

Mgr Laghi et Mgr Quinn répondirent qu'ils n'ont fait qu'appliquer les règles de l'Église. Les femmes ne peuvent assurer ce ministère qu'en l'absence de prêtres, de diacres ou d'acolytes en nombre suffisant. Or, cent prêtres cela leur paraissait largement suffisant ! «On a respecté la loi de l'Église». Ce n'est pas une question d'homme ou de femme», a expliqué un porte-parole.

Le fait paradoxal de la fable, c'est qu'au cours de la même célébration, un bon nombre de religieuses ont effectivement distribué la communion. Elles avaient été choisies, avant l'incident, par leur «table» pour assurer cette fonction !



se, affinée, diversifiée, des dessous — à savoir le soubassement archaïque anthropologique et mythique — de ce que l'Église a baptisé trop hâtivement *symbolique*.

Mais ce travail de compétence à trois, s'il a l'excellence d'une étude bien conduite, est riche encore d'une dimension supplémentaire : il a été porté, mûri par les recherches de groupes engagés au renouveau des ministères dans l'esprit de ce qui fit la renommée du bulletin *Effort diaconal*. Le livre reflète cette expérience et cette espérance d'une Église toute entière de service où les ministères sont dégagés à la fois des rites de la sacralité et des pouvoirs du patriarcat. Ils peuvent alors faire mémoire de Jésus dont la vie et la mort ont rompu avec « *ce sacré universellement secrété par la terre des hommes* », pour nous situer dans des rapports personnels de fils et filles de Dieu-Amour.

Ajoutons encore que ce livre d'étude qui épouse aussi le tracé d'une histoire vécue en groupes, s'est voulu écrit dans un langage et selon des développements largement accessibles.

M.-Th. L. C.

Monique HÉBRARD, *Dieu et les femmes*, Le Centurion/Le Cerf, 1982, 298 pages.

... « Et vous me disiez Dieu avec des mots à vous, pas des mots de sermons anonymes, mais des mots de chair et de sang qui donnaient à Dieu une extraordinaire réalité ». C'est ce que Monique Hébrard place en avant-propos de sa longue enquête, de sa quête d'un an, passionnée et passionnante auprès d'une centaine de femmes, croyantes de diverses religions. Dieu bien vivant, de tendresse, de joie, de pardon, d'intimité, est Autre, on s'en doute, que ce qu'en dissertent tant de « théologiens politiques et théologiques ». En rendant à la communauté une part de Dieu et cette participation des femmes qui reste méconnue, dépréciée, marginalisée, l'auteur donne à point une œuvre originale et précieuse qui n'avait pas d'équivalent. Elle-même se reconnaît comme une *féministe féminine* : « Je suis restée féministe », écrit-elle, « Mais mon féminisme a changé. Je suis toujours aussi motivée pour travailler à la conscientisation des femmes et à lutter pour que nous soyons reconnues dans tous les lieux comme des personnes libres, adultes et responsables, mais j'ai cessé de mettre dans le même sac l'homme et la femme... ». De là, elle a cédé parfois à la tenta-

tion de ré-écrire en terme de *nature* ce qui s'écrit peut-être surtout en terme d'*histoire* : cette marginalité-spécialité-exclusivité *féminine* d'une culture qui, aujourd'hui comme hier, et depuis des millénaires, reste *infra-humaine*, c'est-à-dire soumise au double pouvoir du patriarcat et du matriarcat. Je veux dire : si les femmes ne sont pas *toutes et pas seulement de ce féminin-là* et si, par contre, des hommes osent s'en réclamer et le revendiquer aussi *comme leur*, combien de temps encore trouverons-nous pertinent et sensé d'aimer nous catégoriser par des vocables aussi chargés qu'étroits ?

Et enfin, faudrait-il tirer d'un anthropomorphisme déjà conteste une théologie contestable ? Monique Hébrard écrit : « L'humanité nouvelle ne naîtra que lorsque la fidélité au monde présent et la tension vers le monde qui vient seront harmonisés par la rencontre femme-homme. Réconciliés, ils retrouveront alors l'humanité première — homme-femme Il le créa — et ils seront image de Dieu transcendance-immanence, de Dieu Parole de Père-tendresse de Mère ». Il y a là deux aspects gênants : le mythe de l'impossible retour à une perfection originaire qui aurait été donnée définitivement à la Genèse et l'opposition dichotomique entre transcendance/immanence, paroles/tendresse, homme/femme. Bien sûr, l'auteur ne les cite que pour viser à une synthèse harmonieuse mais si ce donné d'opposition nous piègeait déjà ? Monique Hébrard prépare un livre sur *Les femmes et l'Église : servantes, prophètes ou partenaires ?* Nous en saurons peut-être plus...

M.-Th. L. C.

Danielle LÉGER, *Le féminisme en France*, ed. Le Sycomore, Paris 1982.

Un ouvrage trop succinct mais qui offre l'avantage d'un panorama historique et sociologique, et qui amorce, en seconde partie, une réflexion fondamentale sur la fausse opposition égalité/identité.

COLLECTIF, GROUPE D'ORSAY, d'initiative protestante, publie en livret les actes de son troisième colloque sous le titre *Vie concrète et théologie féministe: Oecuménisme, christianisme et féminisme* par Madeleine Barrot et M.-Th. van Lunen-Chenu, *Dieu est-il vraiment notre Père* par Claudette Marquet, *La représentation de Dieu comme Père dans la parabole dite de l'enfant prodigue* par Dominique Stein, psychanalyste, et puis

de très bons textes des ateliers des groupes qui continuent depuis Orsay I et II.

55 pp. 10 FF chez Evelyne Carrez, 46 avenue Pasteur, 93100 Montreuil. Notez aussi qu'Orsay IV, rencontre de femmes chrétiennes, aura lieu les samedi 1 et dimanche 2 octobre 1983.

Nous n'avons pas encore lu :

Catherine CAPELLE, *Thomas d'Aquin fémi-*

*niste ?*, Librairie philosophique J. Vrin, Paris 1982, 184 pp.

Pierre RÉMY, *Le mariage signe de l'union du Christ et de l'Église. Les ambiguïtés d'une référence symbolique*, in *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*, juillet 1982, tome 66, numéro 3.

Martine SEGALEN, *La nouvelle femme*, in *Les Études*, novembre 1982, pp 463-477.



«Si vous êtes vraiment ordonné au service de l'Église, pourquoi moi j'écope de tout le travail sale ici ?»

### ABONNEMENTS — CADEAUX

Vous êtes abonnés...

Vous pouvez offrir des abonnements-cadeaux 1983

Pour la France et l'Europe : 40 francs — autres pays : 50 francs

**ALLEMAGNE FÉDÉRALE****Présidence féminine**

Depuis octobre dernier, une femme préside aux destinées du conseil diocésain de l'archidiocèse de Munich. Lors de sa session plénière qui s'est tenue les 15 et 16 octobre, Mme Hanna Stützle a été élue à la présidence, recueillant 108 des 138 voix. Depuis 1946, Mme Stützle a exercé différentes responsabilités dans le cadre ecclésiastique ; elle est, de plus, depuis 1970, membre du conseil cantonal de Haute-Bavière. (Inf. du Centre International du Diaconat, n.2/1982).

**INDE****Changer de cap**

Les Églises chrétiennes devraient confier au moins la moitié de tous les ministères aux femmes. C'est ce qu'ont estimé les participants d'un colloque œcuménique, qui a réuni récemment 52 responsables, femmes et hommes, de différentes églises de l'Inde. Selon les délégués — luthériens, méthodistes, catholiques et autres — les églises devraient modifier leurs règles institutionnelles en conséquence. (Inf. du Centre International du Diaconat n.2/1982).

**PAYS-BAS****Une femme au conseil pastoral**

Pour la première fois une femme a été élue membre du Conseil des Prêtres et Chargés de Pastorale du Diocèse de Bois-le-Duc. Mme Maria Bijvoet, cathéchiste à Geldrop, siègera parmi les 39 membres qui composeront le conseil pour les trois années à venir.

**NORVEGE****Première féminine**

Pour la première fois dans son histoire, l'Union baptiste de Norvège a choisi une femme comme secrétaire générale. Le pasteur Birgit Karlsson succèdera au pasteur David Lagergren, qui prendra sa retraite en 1984.

Birgit Karlsson fait partie de la rédaction de l'hebdomadaire de l'Union baptiste «Veckoposten», et elle enseigne au séminaire baptiste de Betel. Elle est également présidente du Comité sur l'évangélisation et l'éducation de la Fédération baptiste européenne. (Réforme, 10-9-1982).

**U.S.A.**

Mary E. Hunt, théologienne féministe (1) qui a passé deux années en Argentine dans un institut œcuménique, est rentrée aux États-Unis et travaille à constituer un groupe nouveau de femmes théologiennes «W.A.T.E.R.» (Women's Alliance for Theology, Ethics and Rituals). Celles qui sont intéressées à faire partie de ce groupe peuvent lui écrire pour information à l'adresse suivante: 830 Gist Avenue - Silver Spring, Md 20910 U.S.A..

La coalition «Women of the Church», qui rassemble différents groupes et organisations féministes catholiques, tels que : NCAN (coalition nationale des religieuses américaines), Institute of Women Today, Ladies auxiliary of Peter Claver (association de femmes laïques noires), Center of Concern, W.A.T.E.R. (voir plus haut), Quixote Center, Women's Ordination Conference, Féministes chrétiennes, Las Hermanas (religieuses hispaniques), Black Sisters (religieuses noires), NAWR (association nationale des femmes religieuses), LCWR (Conférence des supérieures générales), s'est réunie à New-York les 27 et 28 septembre, pour discuter des structures qu'elle désire se donner, mais surtout, d'un projet d'une grande rencontre (5000 femmes ?) à Chicago, en octobre prochain, sur le thème général de «Réconciliation», celui-là même choisi par les évêques qui se réuniront en synode à la même époque à Rome.

Une «responsable provisoire» de la coalition a été élue : Donna Quinn de NCAN. Une équipe d'organisation de la rencontre 1983 a également été désignée. La Coalition souhaite donner un caractère international à la rencontre 1983, en accueillant des femmes d'autres pays.

(1) Femmes et Hommes dans l'Église a traduit et publié un texte de M.E. Hunt dans «Et vos filles prophétiseront».

### Un théologien

«Pour des raisons qui relèvent à la fois de l'interprétation de l'Écriture et de la nécessité d'une Église démocratique, je me suis toujours senti partie prenante d'un mouvement qui dans l'Église s'efforce de faire accéder à une vision plus réaliste et moins idéologique du christianisme. Je pense que la séparation actuelle au niveau du pouvoir de décision dans l'Église, entre clercs et laïcs d'une part et hommes et femmes d'autre part, met en péril le témoignage à l'égalité devant Dieu, puisqu'elle en refuse la trace repérable. Aussi je suis d'accord avec la lutte qui vise à transformer les lois et les habitudes qui se donnent l'autorité de l'Écriture trop légèrement».

Christian DUQUOC, OP, Lyon

### Une femme engagée en communauté de base

«Quelque décourageantes et ulcérantes que soient les pesanteurs de l'institution et les discours de ceux qui ne se définissent que par identification à elle, il convient de continuer à résister !

— parce qu'il y en a tout de même d'autres, hommes ou femmes, connus ou inconnus (FHE ne cesse de s'en faire l'écho) qui résistent.

— parce que nombre de celles et de ceux qui ne sont pas d'emblée des résistants, qui ne savent trop que croire ou penser, ou prennent la tangente sans bruit, ont besoin de cette résistance afin de ne pas être définitivement laissés pour compte.

— parce que ce serait trop dommage de cesser de nous réclamer d'Église aujourd'hui : l'Église, c'est nous !

Marie-Hélène DELVAL, Paris.

### Elles se «retrouvent»

...«J'ai enfin lu tous les numéros envoyés. Je les trouve très nourrissants, bien structurés et documentés, réconfortants pour les femmes. Je ne pensais pas qu'un tel travail avait été fait dans le monde, qu'il y avait tant de femmes compétantes dans l'Église et aussi tant de femmes frustrées et ne craignant pas de le dire hautement. C'est un changement extraordinaire...».

P.D., Rennes

«Merci pour cette bouffée d'air frais, tonique. Merci pour le bien que cela me fait. Je me sens solidaire de vos objectifs et aurai grand plaisir à poursuivre mon abonnement».

Danielle de L., Bruxelles

### Mépris de la femme âgée

D'une lettre adressée par Y.D., Bruxelles, à son curé :

«... Vous êtes un pasteur actif, pressé et un peu bousculant, mais n'est-ce pas contradictoire avec l'ouverture, l'attention aux autres ? J'ai été vraiment peinée par la façon assez méprisante dont vous m'avez, une fois de plus, traitée à la sortie de la messe, alors que je suis beaucoup plus âgée que vous. Pourquoi humilier ainsi la femme et l'infirme que je suis ?... Peut-être ne vous rendez-vous pas compte, Monsieur le Curé et, s'il en est ainsi, excusez moi de vous parler avec franchise. ...«J'ai un attachement profond pour cette Église que vous représentez et pour laquelle j'ai tant travaillé. Elle a perdu la classe ouvrière. Combien il serait triste que si autoritaire, clérical et sexiste, elle perde les femmes et les jeunes, et que les personnes âgées, pauvres entre les pauvres, soient rabrouées...»

### D'une religieuse

«... Ce prêtre âgé m'a abordé «paternellement» dans la rue. Nous avons parlé sacerdoce, il connaît ma vocation à un ministère. Il m'a dit tout de suite : «Ne vous faites pas d'illusions ; le sacerdoce des femmes n'est pas pour sitôt sinon pour jamais. Effacez-vous donc comme la Vierge Marie et contentez-vous de très petites choses comme Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus ; elle aussi voulait être prêtre mais a compris qu'il valait mieux s'offrir pour les vocations sacerdotales. Les petites choses ont plus de valeur aux yeux de Dieu.

— Pourquoi donc, alors, n'avez-vous pas choisi vous-même cette *petite voie* dans le laïcat ?

— J'étais appelé.

— Moi aussi.

— Ce n'est pas pareil pour les femmes : elles ont une vocation différente».

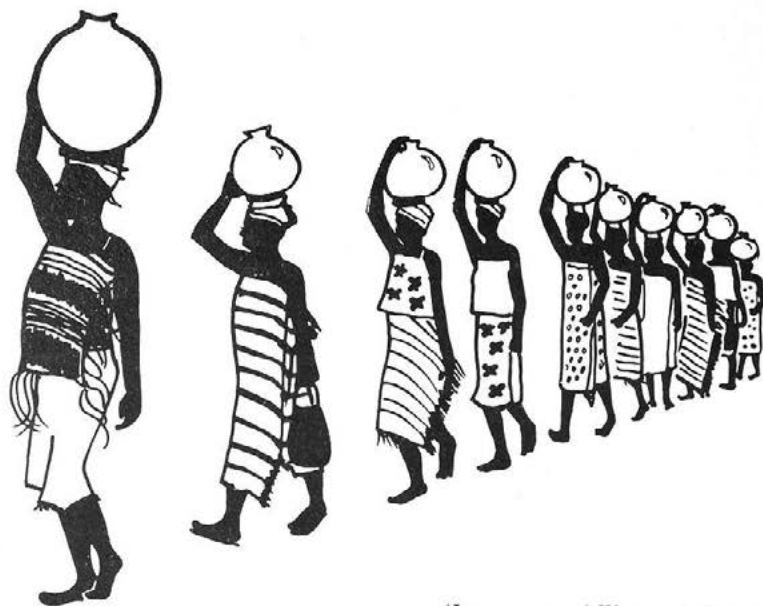
*Nous commémorons Catherine de Sienne et Thérèse d'Avila, Docteurs de l'Église.*

«Je vais leur susciter  
des femmes ignorantes et faibles par nature,  
mais que j'aurai dotées  
d'une sagesse et d'une puissance divines.  
... Je serai miséricordieux pour ceux  
qui recevront et suivront  
avec le respect qui lui est dû,  
et selon leur mesure de grâce,  
la doctrine que je leur fais porter  
dans des vases fragiles, il est vrai,  
mais que j'ai choisis pour cela».

Le Christ à Catherine de Sienne, cité dans *La Vie spirituelle*, octobre 1970.

«Il m'a semblé que la recommandation de Saint-Paul sur la retraite où doivent vivre les femmes, dont on m'avait parlé depuis peu de jours, mais que j'avais entendue avant, devait être pour moi l'expression de volonté de Dieu, quand le Seigneur me dit : «Préviens-les de ne pas se guider par un seul passage de la Sainte Écriture, mais de considérer aussi les autres : eh quoi ! Pourraient-ils par hasard me lier les mains ?».

Thérèse de Jésus, *Relations spirituelles*. Œuvres complètes trad.  
du Père Grégoire de Saint-Joseph, Seuil, 1949, pp.536 et 541.



(International Women's Tribune Centre)



## NOS ÉDITIONS

Tous les exemplaires de l'ancienne série, encore disponibles	5 FF - 30 FB
Les numéros 1 à 6 de la nouvelle série	10 FF - 80 FB
Le numéro 7, <i>Culte marial et psychanalyse</i>	
Les numéros 8 et 9, <i>spéciaux anniversaire</i>	}
Le numéro 10, <i>Des évêques s'engagent</i>	
Le numéro 11, <i>Les femmes aussi font l'Église</i>	
	15 FF - 120 FB

Aux Éditions CEFA, Bruxelles, trois brochures :

<i>Saint-Jean de la Croix est-il féministe ?</i> , Yvonne Pellé-Douël	8 FF - 50 FB
<i>Pour une liturgie non-sexiste</i> , quelques textes et expériences	12 FF - 80 FB
<i>Et vos filles prophétiseront</i> , deux théologiennes parlent de l'Église de demain. Elisabeth Shüssler-Fiorenza, Mary Hunt	15 FF - 100 FB
Dossier du colloque de Lyon, septembre 1982	
<i>Des femmes aussi font l'Église</i>	30 FF

Dossier Plate-Forme Familles,  
*Familles et sexualité, Interrogation chrétienne 1980* . . . . . 20 FF

# FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

Depuis quelques années, des initiatives diverses se sont fait jour, un peu partout dans le monde, pour tenter de faire reconnaître la pleine dignité et responsabilité des femmes, tant dans la vie ecclésiale que dans la vie sociale.

La promotion des femmes constitue certes une étape indispensable, mais celle-ci ne prend sens que dans la perspective d'une véritable confrontation et collaboration entre hommes et femmes partenaires. *Le respect de leur égalité dans la richesse de leurs différences constitue le fondement même de toute vie communautaire. L'Église ne peut plus exercer sa mission sans s'y appuyer.*

L'Église hiérarchique n'est pas étrangère au principe de ce nouveau partenariat, mais les questions portent sur sa pratique. Le concile VATICAN II a dénoncé «comme contraire au dessein de Dieu toute forme de discrimination... qu'elle soit fondée sur le sexe, la race, la couleur de la peau...».

Notre groupe international FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE s'est fondé en 1970 pour mettre en œuvre la collaboration entre hommes et femmes, laïcs, clercs, religieuses, religieux. Il s'est donné pour objectifs de coordonner et susciter, sur base de ce nouveau partenariat, une nouvelle pratique et une nouvelle critique d'Église.

Car trop souvent encore, il faut dénoncer les persistances d'un sexisme qui décourage un nombre croissant de chrétiens, notamment femmes et jeunes ; sexisme qui appauvrit les capacités de réflexions et d'ac-

tion des instances responsables, qui entâche la crédibilité de l'Église dans sa relation à la culture contemporaine, qui compromet sa fidélité au sens libérateur de l'Évangile.

Le groupe FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE a établi un réseau international de communications amicales et efficaces entre celles et ceux qu'anime le même souci. Il a déjà organisé, seul ou avec d'autres groupes ou organisations, plusieurs colloques internationaux (Femmes et hommes partenaires dans les communautés chrétiennes, la Tradition et les traditions, les équipes pastorales mixtes...).

Il effectue les démarches qui s'imposent auprès des différentes instances d'Église et a présenté des travaux lors des synodes des évêques.

Il s'est mis au service de l'information religieuse et de la conscientisation nécessaire à la base, et dans ce domaine, il privilégie les contacts œcuméniques.

Il publie en français un bulletin trimestriel.

Il apporte sa contribution aux efforts du féminisme historique.

Il s'efforce enfin d'apporter sa contribution à la mise en œuvre du partenariat qui tend à s'instaurer entre les hommes et femmes de ce temps, conscients et émerveillés à la fois de leur égalité et de leurs différences.

Il a foi et espère en l'Église du Christ.